ABBÉ ARTHUR LACASSE

L'Envol des Heures



POÉSIES

QUÉBEC

1919

Du même auteur

HEURES SOLITAIRES (Poésies) 1916, in-18, 200 pp., 2e mille.

A DIEU PAR LA NATURE (Méditations poétiques).— En préparation.

L'art des vers: Auguste Dorchain

Pour combattre avec la souffrance
Ceux qui pleurent sur l'Orient
Dieu fit un frère à l'espérance
Et la nomma "Le Souvenir"

Étoile du Jour
Ottawa

Permis d'imprimer

† L.-N., CARD. BÉGIN,

Arch. de Québec.

Québec, le 20 mai 1919.

A MES ANCIENS PROFESSEURS

du Séminaire de Québec et de l'Université Laval

humblement je dédie

ce recueil de vers

ARCHEVÊCHÉ DE QUÉBEC

Québec, 13 juin 1919.

M. l'abbé Arthur Lacasse,
Curé
à Saint-Tite des Caps.

Cher monsieur le Curé,

J'ai lu avec un vif plaisir votre second recueil de poésies faisant suite à celui qui, il y a trois ans, reçut de notre public un si favorable accueil, et je suis heureux de vous en féliciter.

Vous savez saisir, dans la nature, le côté religieux des choses, et vous réalisez, sous une forme où l'élégance du vers le dispute à la grâce de la pensée, ce que le poète chrétien doit être. Vous vous faites le chantre parfois triste, parfois enjoué, toujours mû par une idée morale, de tout ce que nous aimons : la religion, le Pape, la famille, la patrie.

C'est occuper utilement ses loisirs, et maintenir les traditions littéraires de notre clergé, que de laisser vibrer, en strophes bien inspirées, son âme et sa lyre au souffle des muses, lorsqu'on a comme vous, rare privilège, l'avantage d'être un nourrisson du Parnasse.

Veuillez agréer, cher monsieur Lacasse, avec mes félicitations, l'expression de mes sentiments très dévoués.

+ L. N. Card. Bégin, arch. de Québec

L'ENVOL DES HEURES

PIÈCE LIMINAIRE

LA PLAINTE DES ALEXANDRINS

LE POÈTE

D'où venez-vous, mes vers ? [1]

LES VERS

Nous survolions, joyeux,
Les bois, les fleurs, les prés, deux par deux, sous les cieux,
N'ayant qu'un but quand nous passions près des demeures :
Alléger par nos chants l'envol trop lourd des heures,
Lorsque votre message, hier, nous est venu.
Et nous voilà.

LE POÈTE

Bien. Rendez-moi, par le menu,
Un compte exact de vos rencontres, de vos courses.

[1] Voir *Heures Solitaires*, recueil de poésies publié en 1916.

LES VERS

Nous avons, à votre ordre, épuisé nos ressources,
Allant, venant, à tire-d'aile, usant nos voix
A chanter, à causer, à badiner parfois

Des universités à l'humble maisonnette.
L'accueil ne fut pas froid, mais convenable, honnête.
Ceux qui nous connaissaient — même des érudits
Nous disaient poliment : Entrez, mes chers petits !
D'autres, —des étrangers — sur le seuil de leur porte,
Nous saluaient au moins, gaîment, d'une voix forte ;
Et tous se sont montrés sympathiques et doux
Mais nous avons tremblé quand même, croyez-nous !
Jeunes, peu débrouillards, et sans expérience,
Nous avions tout à craindre, et perdions confiance.

Mille spectres affreux, dans les buissons de houx,
Nous semblaient se dresser avec des gestes fous,
Et dire : " Halte-là ! messieurs et demoiselles,
" Soyez décents : il manque une plume à vos ailes !
" Trève à ces chants connus,[2] et remisez ce luth ;

[1] Reproche fait à l'auteur d'avoir traité quelques sujets démodés...

« *Vous nous horripilez ! Fuyez, par Belzébuth !*
« *Ou quittez ces atours d'une nouvelle mode*[1]
« *Dont vous êtes férus, mais qui nous incommode !...* »

LE POÈTE

C'est la voix d'un ami qui, sans être envieux,
Vous trouve un air trop jeune en des sujets trop vieux ;
Et si vous vous montrez à ce point susceptibles,
Vous risquez de mourir, mes vers, incorrigibles...

LES VERS

Ainsi sont morts, hélas! condamnés à huis clos,
Au moins cent d'entre nous, jugés à peine éclos,
Qui, désireux de vivre, et plus encor de plaire,
Eussent prêté l'oreille à ce spectre exemplaire.

De chez maître-typo, sortis tout éclopés,
Dix-huit des mieux venus, en route sont tombés :

---

[1] Rimer pour l'oreille sans trop se soucier de rimer pour les yeux. Voir à ce sujet *L'Art des vers*, par Auguste Dorchain, de l'Académie française.

Les uns, depuis trois ans captifs en librairie,
Ne sortiront de là que pour l'épicerie .
Sur le papier grisâtre et rugueux des journaux,
Plusieurs se sont vu mettre en informes lambeaux:
Échoués en douane, ou moisis dans les caves,
D'autres, loques sans nom, ne sont que des épaves .

LE POÈTE

En ces jours périlleux pour les fronts couronnés,[1]
Il leur est suffisant, croyez-moi, d'être nés.

LES VERS

Ah ! puissions-nous alors, notre tâche finie,
Achever près de vous, enfin, notre agonie .

LE POÈTE

Non ! Reprenez joyeux, pour la deuxième fois,
Votre vol par les champs, les hameaux et les bois.

[1] Guerre et révolutions 1914-1918

Mais ne bravez personne, et respectez les règles :
— Vous vous êtes peut-être un peu montrés espiègles. . .
La candeur ne saurait vous excuser de tout :
On ne discute pas, vous le savez, du goût
Des autres. . . Pour un point, une rime, une lettre,
Il fait loi ; sachez donc, mes vers, vous y soumettre.
Mais s'il vous arrivait quelquefois d'y manquer,
Souffrez qu'on vous le fasse, à l'instant, remarquer.

Allez ! J'ai de nouveau poli, lustré vos ailes,
Mais n'oubliez jamais que, malgré tout mon zèle,
(Cet s qui manque ici vous le prouve, en effet)
Vous n'avez rien de l'aigle au vol large et parfait.

A. L. ptre.

Saint-Tite des Caps, le 20 mai 1919.

HEURES MÉDITATIVES

L'ENVOL DES HEURES

DÉCHÉANCE ET GRANDEUR

I

Que de grandeur en l'homme, et que de petitesse !
Coupable, il garde encor la magesté d'un roi :
Aveugle, il a besoin, si grande est sa détresse,
Des clartés pures de la foi.

Il veut savoir : déchu de sa splendeur passée,
Son esprit, âprement, cherche la vérité.
Et partout le mystère oppose à sa pensée
Son insondable obscurité.

Il veut aimer : son cœur s'agite et s'inquiète
L'amour ne livre pas son terrible secret,
Et rien ne sort de cette profondeur muette
Que l'amertume et le regret.

Tout chante autour de lui : le zéphyr qui murmure,
Le grand vent qui mugit, l'onde qui mollement
Caresse, au clair soleil, la rive verte et pure,
Les nids au doux bruissement.

Tout chante ! Hélas, s'il veut chanter avec la brise,
Avec l'onde qui passe, avec les nids, les fleurs,
Sa voix s'éteint, son hymne en un sanglot se brise,
Et dans ses yeux montent des pleurs !

Du roulement sinistre, au fond du ciel rougeâtre,
Des tonnerres rageurs qui fracassent les monts,
Au gai pétillement du feu pâle de l'âtre
Auréolant les noirs tisons.

Tout parle ! Il veut parler ; mais, dans la nuit sereine,
Ou dans l'âpre ouragan déchiré par le feu,
Il se sent si chétif, si vil, qu'il peut à peine
Murmurer le grand nom de Dieu !

Voilà son impuissance après la faute d'Ève !
Hôte du paradis ici-bas relégué,
Il refait, nuit et jour, le lamentable rêve
Du banni loin de son foyer.

Assoiffé d'idéal et de joie infinie,
Il erre, vagabond, pleurant son triste sort :
Déçu dans son espoir, il souffre de la vie,
Et tremble en face de la mort

* * *

Malheur à ce passant si la foi ne l'éclaire,
Si, dans l'ombre profonde où nul astre ne luit,
Il tente de trouver sa route en cette terre,
Son ciel au fond de cette nuit !

Dans son cœur enfiévré, tombez, plaisirs rapides,
Venez à son appel, vous qu'il a tant rêvés !
— Hélas, vous n'apportez, en vos langueurs morbides,
Que des bonheurs inachevés !

Venez à lui, beaux-arts, merveilles d'harmonie,
Caressez à la fois ses sens et son esprit !
— Mensonge ! il n'a gardé de votre symphonie
Qu'un souvenir endolori !

En son être inquiet, vos douceurs agréées
Ne peuvent qu'un instant parodier la paix.
Son cœur est un abîme, et les choses créées
Ne le sauront combler jamais

II

Mais qu'en son âme obscure, un jour, la foi s'éveille,
Que vers Dieu, confiant, il dresse enfin le front,
Sitôt le ciel s'entr'ouvre, et la joie, ô merveille,
Remplit cet abîme sans fond !

Dans la forêt profonde où murmure la brise,
Dans la mer solennelle et les astres de feu,
Il découvre et sent battre, ainsi qu'en une église,
Le Cœur auguste de son Dieu.

Et toute l'œuvre humaine, au regard de sa foi,
Se pare de rayons tombés de l'infini :
"Si l'homme est grand," dit-il, "ô mon Dieu, c'est par Toi!
" Sois-en béni ! Sois-en béni !"

Pour tout homme qui croit, l'énigme de ce monde,
Ainsi qu'un voile, tombe, à ses yeux éblouis,
Et son cœur, tout ému de l'amour qui l'inonde,
Goûte des bonheurs inouïs

Et pour lui le cercueil — qu'il ne sait plus maudire —
Est le lit de repos où sans crainte il s'endort,
Car il voit l'Espérance égayer d'un sourire
L'heure angoissante de sa mort.

ENFANT, RESTE PETIT!

Petit enfant rose qui joues
Et des menottes et des pieds,
Qui, si je taquine tes joues,
Clignes tes grands yeux éveillés ;

Toi qui ne sais d'autre prière
Que ton gentil vagissement,
Et qui gardes sous ta paupière
Tout le bleu-clair du firmament,

Laisse-moi, sur tes yeux qui rient,
Abaisser mon regard pensif,
Et mettre mes lèvres qui prient
Sur ton front candide et naïf.

Ton frais sourire me repose,
Et tes pleurs... tes pleurs, cher enfant,
N'ont pas la tristesse morose
De ceux que nous versons souvent.

Ta pensée encore indécise,
Flotte entre la terre et les cieux.
Et je vois des formes exquises
Passer dan[illegible]ur de tes yeux.

Par ces deux fenêtres étranges,
Entr'ouvertes sur l'infini,
J'entends battre des ailes d'anges,
Tout plein ton âme, enfant béni.

Que tu dormes ou que tu veilles,
Vivre, enfant, voilà ton seul bien ;
Et que t'importent les merveilles
D'un monde qui pour toi n'est rien ;

Que te font les hommes qui passent,
Et les astres perdus là-haut,
Toi qui pour monde et pour espace,
As ta maman et ton berceau !

Tu ne sais si je ris ou pleure,
Près de ton oreiller moelleux,
Et ma caresse qui t'effleure,
Suffit pour que tu sois heureux.

***

Enfant, reste petit, garde cette ignorance
Qui sauve des désirs :
Le bonheur ici-bas germe dans l'innocence,
Et non dans les plaisirs.

Parfois, vois-tu, la vie en grandissant le corps,
Peut faire l'âme vile,
Et la coupe d'ivresse où l'on boit à pleins bords,
Rend méchant et servile.

Vieilli, l'homme n'a plus, sur sa route, la flamme
De ses illusions,
Et l'âpre expérience, en instruisant son âme,
En éteint les rayons.

Son œil, trop souvent plein des choses de la terre,
Perd sa limpidité,
Et son cœur douloureux murmure, solitaire,
Un chant plus attristé.

Si le bonheur, docile à sa voix qui l'implore,
A parfois répondu,
Pour cet instant joyeux, changeant comme une aurore,
Que de pleurs répandus !

Mais toi dont l'œil s'allume à la pure lumière
Du regard maternel,
Qui de la vie humaine ignores le mystère
Et le rire mortel,

Candide enfant, crois-moi, dans ce monde qui change,
Où tout amour pâtit,
Si tu veux vivre heureux en souriant aux anges,
Enfant, reste petit !

NOELS LOINTAINS

Aux écoliers

Minuit ! La cloche tinte au clocher du village.
Sur les chemins " boulants " les " carioles " vont,
Imprimant dans la neige un mobile sillage
        Qu'à mesure les vents défont.

Noël ! Là-bas, de mille feux illuminée,
Mystérieuse, dans la nuit, l'église attend
Elle attend, large ouverte à chaque maisonnée,
        Les tout-petits comme les grands.

Les enfants ont eu froid sous la bise mordante ;
Voyez-les se chauffer aux poêles bien remplis
Puis l'office commence. A l'orgue une voix chante ;
        Au chœur, des anges en surplis.

" Minuit, chrétiens! " clame la voix. Le prêtre rentre.
— O messe de minuit ! O souvenir pieux !
Est-ce la même nef ? Sont-ce les mêmes chantres ?
Et, sur l'autel, les mêmes feux ?

Dans l'alcôve d'azur que des cierges étoilent,
Comme il fait bon te voir, ô crèche de Noël !
Est-ce un rêve ? mon cœur s'émeut, mes yeux se voilent ;
Suis-je à l'église, ou suis-je au ciel ?

***

Votre chapelle, enfants, c'est l'église adoptive,
Et votre *Alma Mater*, un peu le cher foyer ;
Pourtant les vieux noëls ont une voix plaintive
Qui font pleurer les écoliers . . .

Loin du village, loin des vôtres, si vous êtes
Tristes, lorsque les feux de Minuit sont éteints,
Revivez, revivez les jours heureux des " Fêtes "
En rêvant aux Noëls lointains !

Dans le banc de famille, une place est déserte . . .
Cette nuit, votre mère eût aimé vous y voir :
" L'an dernier ", songe-t-elle, " à pareille heure, alerte.
" Au chœur, il portait l'encensoir."

Oh ! pour la consoler de son dur sacrifice.
Vos frères et vos sœurs sont près d'elle, à genoux !
Mais sa pensée, un peu distraite de l'office.
Va de l'église jusqu'à vous . . .

Émuu comme elle, enfant, du lointain séminaire.
Vous la voyez, malgré ce rêve qui la suit.
Lire pieusement son ancien formulaire.
Dans la splendeur de cette nuit . . .

Et vous vous rencontrez à la divine Table.
Vous, priant Dieu pour elle, elle pensant à vous !
Et comme les bergers accourus à l'étable.
Jésus vous accueille, très doux.

Ainsi, chers écoliers, de sa crèche rustique,
L'enfant divin console et réunit les cœurs :
Au collège, au foyer, c'est le même cantique,
Et ce sont les mêmes bonheurs.

APRÈS LA MESSE DE MINUIT

Dum medium silentium tenerent omnia... omnipotens sermo tuus, Domine...
(Sap., c. XVIII, v. 14.)

L'église est vide, et l'ombre, aux ogives des voûtes,
Monte à mesure qu'à l'autel meurent les feux
A la crèche, une à une, elles sont mortes toutes,
Les lumières, dans leurs lampions rouges ou bleus.

Sans bruit, le sacristain, dans la tiède atmosphère,
Remet tout à l'ordre, et, dans la lampe d'argent,
Active la veilleuse au bas du sanctuaire
Et le chœur seul rougeoie à ce rayon changeant.

Après le flamboiement des cierges et des lustres,
Et les vibrants noëls chantés par mille voix,
Et la foule pressée aux marches des balustres,
L'église fait silence autour du Roi des rois.

Comme elle, cette nuit, mon âme se recueille,
Quand les chants se sont tus et que tous sont partis...
Et près de l'Enfant-Dieu qui sourit et m'accueille,
Je m'agenouille, heureux, comme les tout-petits...

Nuit de Noel, 1917.

LES CENDRES

I

A l'église, où l'on vient, en foule, de descendre,
Le chœur, sans orgue, chante un psaume triste et lent.
Et le gris-bleu du ciel se mêle au gris des cendres
Que le prêtre, en ce jour, impose aux fronts dolents.

Le monde a tu, pour un instant, sa voix trompeuse ;
Le rire des salons s'est éteint peu à peu,
Et dans un saint repos qui la fait plus heureuse,
L'âme songe, contrite, à son retour vers Dieu.

Dans ces jours de retraite où s'épure leur vie,
L'Église à ses enfants promet un ciel plus clair,
Et sa voix, maternelle et sage, les convie
Aux durs renoncements du cœur et de la chair.

Et, jeunes comme vieux, à genoux, en prière,
L'écoutent, repentants, très grave résonner:
« Homme, rappelle-toi que tu n'es que poussière
« Et qu'en la terre un jour il faudra retourner. »

II

Rien ne peut se soustraire à la juste sentence
[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

C'est elle qui prélude à l'immortelle gloire,
Et transforme la fosse en un fécond sillon
Où s'élabore en paix, dans l'ombre expiatoire,
La sève dont Dieu fait les résurrections.

Sous les sombres arceaux où tremblent des lumières,
Tombez, genoux ployés ! Et vous fronts inclinés,
Aujourd'hui prosternés sous vos degrés poussières,
Se dressant demain relevés et couronnés.

LES HOSTIES

Elles débordent, toutes blanches, des ciboires,
Prêtes, après la messe, à leur mystique envol . . .
Elles débordent, toutes blanches, des ciboires.

Radieuses, par les ciels clairs ou les nuits noires,
Comme un essaim, de fleur en fleur, rasant le sol,
Radieuses, par les ciels clairs ou les nuits noires,

Doucement elles vont au calice des cœurs,
Pour y semer, en y mourant, un peu de vie.
Doucement elles vont au calice des cœurs.

A leurs rayons qui dans les yeux sèchent les pleurs,
L'âme tressaillira d'une joie infinie.
A leurs rayons qui dans les yeux sèchent les pleurs.

II

De votre nid, envolez-vous, blanches hosties,
Vers ceux que sur sa croix Jésus a tant aimés.
De votre nid, envolez-vous, blanches hosties !

Si des ombres sur eux se sont appesanties,
Et si dans le désert ils marchent affamés,
Quand des ombres sur eux se sont appesanties,

N'êtes-vous pas [illegible] un Dieu compatissant,
[illegible] pécheurs [illegible] donne en nourriture ?
[illegible] un Dieu compatissant.

Où, [illegible] Père [illegible] son sang ?
[illegible] l'humble créature,
[illegible] Père [illegible] son sang !

[illegible] qui la douleur oppresse
Vers [illegible] pantelants sur la croix
[illegible] que la douleur oppresse !

Vers ceux dont l'âme faible a côtoyé l'abîme,
Mais qui sont revenus en des sentiers plus droits,
Après s'être égarés aux routes de l'abîme

Car s'ils ont contre Dieu dressé leur front altier,
Ils se sont repentis, domptés par la souffrance.
S'ils ont contre leur Dieu dressé leur front altier

Leur cœur meurtri s'est fait pour vous hospitalier,
S'il n'a pu recouvrer sa première innocence.
Leur cœur meurtri s'est fait pour vous hospitalier.

III

Envolez-vous, dans l'hymne saint que font les brises,
Autour des fronts joyeux des tout petits enfants,
Envolez-vous dans l'hymne saint que font les brises !

Ils vous sourient, agenouillés dans les églises,
Levant vers vous leurs yeux naïfs et rayonnants,
Ils vous sourient, agenouillés dans les églises

Leurs mains en se joignant emprisonnent Jésus,
Quand leur âme s'épanche en candides prières,
Leurs mains en se joignant emprisonnent Jésus.

Et Lui, pour se venger de ses petits élus,
Renferme dans son Cœur leurs âmes prisonnières,
Pour se venger en Dieu de ses petits élus !

A ces privilégiés réservez vos caresses ;
Auréolez ces fronts qui s'inclinent, charmants,
Avec grâce tendus aux divines caresses.

Accueillez chaque jour leurs naïves tendresses,
Toutes de rire clair et de balbutiements,
Accueillez chaque jour leurs naïves tendresses . . .

IV

Rendez possible à tous la conquête du ciel,
Puisque vous êtes, ici-bas, le Pain de Vie,
Rendez possible à tous la conquête du ciel.

Et puisqu'en vous jaillit le vin sacramentel,
Que toute âme assoiffée en puisse être assouvie,
Puisqu'en vous s'élabore un vin sacramentel.

. . . .

Mais, gardez-vous, ô Pain sacré, du sacrilège,
Ce monstre qui se cache et rampe dans la nuit !
Ah ! gardez-vous, ô Pain sacré, du sacrilège !

Fuyez ! ne souillez pas votre blancheur de neige
Au contact de ce cœur où rien de pur ne luit,
Fuyez ! ne souillez pas votre blancheur de neige !

Ne vous soumettez pas à son désir affreux
En subissant l'horreur d'une telle souillure !
Ne vous soumettez pas à son désir affreux !

Donnez-vous avec joie aux hommes généreux
Dont la bonne souffrance a rendu l'âme pure ;
Donnez-vous avec joie aux hommes généreux.

Aux âmes que la haine a faites toutes noires
Ne jetez pas le Christ, comme aux fanges du sol.
Aux âmes que la haine a faites toutes noires !

Mais retournez, blanches hosties, dans les ciboires,
Pour reprendre demain votre mystique envol,
Blanches, dans les cœurs purs, comme en l'or des ciboires.

AUX PIEDS DE JÉSUS

Lorsque l'ombre du soir voile, au bord du ciel bleu
L'horizon pourpre où le soleil vient de descendre,
Qu'il est doux, ô Seigneur, vous voir et vous entendre
Dans la tranquillité profonde du saint lieu !

Qu'il fait bon, près de vous, se reposer un peu
Écouter votre cœur murmurer, toujours tendre :
" Accueille mon amour qui languit de t'attendre "
Et répondre à genoux : " Bénissez-moi, mon Dieu ! "

Alors, tel le perclus au bourg de Galilée,
Je sens que sous vos yeux mon âme, consolée,
S'emplit de votre joie et se vêt de splendeur

Puissé-je, quand la mort voilera ma paupière,
Ainsi qu'en ce beau soir, ô Christ, sur votre Cœur,
Avec mon dernier souffle exhaler ma prière !

A SAINT JOSEPH

COMME LUI TRAVAILLONS

—

Comme on travaille,
Dès que point le soleil
Jusques à son couchant vermeil,
Vaille que vaille,
Saint Joseph travaillait
De la varlope et du maillet.

Comme on travaille,
Parfois à l'atelier,
Et ceint d'un rude tablier,
Vaille que vaille,
Il rabotait, pensif,
Le bois de l'olivier massif.

Comme on travaille,
Avec Jésus, souvent,
Il allait, courbé sous le vent,
Vaille que vaille,
Aux mauvaises saisons,
Charpenter granges et maisons.

Comme on travaille,
Il revenait le soir,
Heureux, mais fatigué, s'asseoir
Vaille que vaille,
De sueur tout trempé,
Avec Jésus pour le souper.

Comme on travaille,
La Vierge les servait
Et tous trois sur terre vivaient,
Vaille que vaille,
Très pauvres, mais joyeux,
Au service du Roi des cieux.

— Lorsqu'on travaille,
Comme lui travaillons
Auprès de Jésus, et prions
Vaille que vaille,
Et, c'est l'essentiel,
Nous nous reposerons au ciel !

LA BRUME

—

I

Ce matin le village est noyé dans la brume.
Tout est humide, et l'herbe, et la route, et les toits ;
On ne distingue plus ni les prés ni les bois,
Et la montagne semble un cratère qui fume.

Pourtant, dans la buée où s'estompent les monts,
Et qui sur les œillets fait trembloter des larmes,
Le réveil matinal conserve encor ses charmes,
Malgré les feux pâlis d'un soleil sans rayons...

Et la brume flottante est d'un heureux présage :
Bientôt le vent d'ouest balaiera ces vapeurs,
Et le ciel irisé de brillantes lueurs
Sertira de ses ors le vert du paysage

II

Ainsi les cœurs virils, comme les monts lointains,
Embués ici-bas d'incessantes tristesses,
Souffrent allègrement leur peine et leur détresse,
Affermis par l'espoir de meilleurs lendemains

Le deuil qui les étreint, telle une brume dense,
N'étouffe pas en eux les sublimes élans :
Et s'ils sont restés purs comme des cœurs d'enfants,
C'est qu'ils ont su pleurer sans perdre l'espérance.

Toujours vaillants et forts, ils font le même accueil
A la coupe de joie, au calice des larmes,
Même à la mort qui les menace... et qui les charme,
Messagère de vie en vêtements de deuil.

III

O Dieu qui permettez l'éclosion des haines
Et le morcellement de nos fragiles cœurs;
Qui nous voulez martyrs pour nous rendre vainqueurs,
Et qui faites tomber avec nos pleurs nos chaînes.

Soyez béni de ces embruns où vous noyez,
Pour préparer notre âme à tous les héroïsmes,
Nos orgueils provoquants et nos vils égoïsmes,
Soyez béni, Seigneur, de nous avoir broyés !

Mais d'un amour plus pur, ah ! rendez-nous capables !
Que votre grâce, cette force qui sourit,
Soit le divin soleil qui réchauffe et guérit
Ceux qui sont à genoux et qui furent coupables ;

Que l'épreuve nous soit, comme la brume au ciel,
D'un jour clair et fécond le consolant présage,
Et que les pleurs jaillis sur nos pâles visages
Rassérènent l'azur dans nos cœurs immortels!

SAINTE-ANNE DE BEAUPRÉ

—

I

Au pied de la falaise, où, parmi la verdure,
En leur enclos blanchi s'agrippent des maisons,
L'immense basilique à la triple toiture,
Dresse ses deux clochers, pieuse, en oraison.

À cent pas du portail, dans le vaste parterre,
S'alignent sur deux rangs des maronniers trapus,
Et des carrés de fleurs, sur la pelouse austère,
Bordent le chemin gris de leurs bouquets touffus.

" Vive sainte Anne ! " chante, aux abords de l'église
Bannière déployée, un chœur de pèlerins . . .
Et les fleurs et les voix s'unissant dans la brise,
Donnent une âme neuve à l'antique refrain.

Puis, quand la nef s'emplit d'une foule compacte,
Sainte Anne à ses enfants ouvre large ses bras,
Et de ce geste auguste elle scelle le pacte
Qui lie aux saints du ciel les pécheurs d'ici-bas.

***

Ils sont venus nombreux de régions lointaines,
Attirés par la Sainte au fascinant regard :
Vers elle ils sont venus, las des fanges humaines,
Adolescents viveurs, ou débiles vieillards.

Ils sont venus, bravant la fatigue et le jeûne,
Et les jours sans repos, et les nuits sans sommeil,
Les uns pour conserver leur cœur naïf et jeune,
D'autres pour y remettre un sang pur et vermeil

Là, dans ce lieu béni, vaste hôpital des âmes,
Son cœur si maternel, et pitoyable aux corps,
S'incline également vers ceux-là qui réclament
La guérison d'un mal ou la fin du remords.

Que de membres refaits ! que de larmes séchées !
Dans ce temple accueillant, ouvert à tous les deuils,
Ah ! qui dira jamais l'allégresse cachée
Des Lazares sortis, vivants, de leurs cercueils !

II

Avec ces pèlerins, à vos pieds je m'incline,
O grande Thaumaturge, aïeule de Jésus :
Ne partagez-vous pas sa puissance divine,
O vous qui comme Lui guérissez les perclus !

Voyez ceux que la mort depuis longtemps menace
Sur de pauvres grabats, à vos pieds étendus :
Sous votre toit, ô Sainte, auraient-ils trouvé place,
Sans voir leurs pleurs séchés et leurs cris entendus ?

Non, non, vous exaucez toujours ceux qui vous prient
Ils s'en vont consolés s'ils ne sont pas guéris ;
Ils pleuraient éprouvés, résignés ils sourient,
Heureux d'avoir, comme le Christ, été meurtris !

***

Mais plus que tous ces maux, le fléau de la guerre
Épuise et désunit ceux que vous protégez :
De cette affreuse lutte où s'entretuent des frères,
Ah ! venez au plus tôt, venez nous dégager !

Vous le pouvez, sainte Anne ; opérez ce prodige
De rendre au cœur blasé des vieilles nations
La charité qui sauve et que le Christ exige,
Pour abréger le jour des expiations.

Sur notre Canada, jeune encore et prospère,
Étendez votre main qui bénit et défend ;
Gardez toujours fidèle à la loi de ses pères,
Ce pays dont les fils sont aussi vos enfants !

Nouvelle Bethléem, la vaste basilique
N'est-elle pas ici notre " Maison du Pain " ? . . .
Nous y sommes venus baiser votre relique,
Non, nous ne pouvons pas l'avoir baisée en vain !

O vous qui relevez de toute défaillance,
Qui gardez les cœurs purs et rendez les corps sains,
Mère, conservez-nous cette antique vaillance
Qui fit de nos aïeux des héros et des saints !

———

LE JARDINIER

Aux Zélatrices de l'Œuvre des Vocations.[1]

I

Au travail depuis l'aube, et courbé sur sa bêche,
Un bon vieux jardinier avait creusé le sol,
Ratissé les carrés, sarclé l'herbe revêche
Entre les plants de choux et les hauts tournesols.

Brisé par son labeur, à l'ombre du feuillage,
Tout songeur il pensait : " Ah ! mon pauvre jardin,
" Plus que toi je vieillis mais j'ai cœur à l'ouvrage
" Quand mon vieux sang s'échauffe à tes tièdes matins..."

[1] Fondée le 5 septembre, 1913, par Son Éminence le Cardinal Bégin, pour donner aux enfants pauvres qui aspirent au sacerdoce, les moyens d'atteindre leur but.

Soudain, non loin de lui, des cris joyeux fusèrent,
Cependant qu'un peu triste ainsi le vieux songeait...
— Pour des enfants il n'est tristesse ni misère
" Bon vieillard," dirent-ils, " voici notre projet :"

" Nous venons vous aider, dites, que faut-il faire ?
" Bêcher ? sarcler ? voilà, prêtez-nous vos outils !"
" Mes outils sont bien lourds, et remuer la terre
" Non, vous ne pourriez pas... Laissez, enfants gentils,

"Laissez à mes vieux bras ce travail qui m'épuise "
" Non, nous vous aiderons, car nous sommes vaillants!"
Et le bon jardinier, levant sa tête grise :
" Merci, mon Dieu," dit-il, " bénissez ces enfants !"

II

Ainsi, sans que jamais son amour ne défaille,
Et toujours attentif à son ingrat labeur,
Le Jardinier divin, Jésus, sarcle et travaille,
Pour le rendre fécond, l'âpre jardin des cœurs

Comme à Gethsémani, si son front divin saigne,
S'il est las d'amertume, et comme abandonné
De ceux qu'il a choisis, qu'il aime et qu'il enseigne,
Il permet qu'un secours, parfois, lui soit donné

Et le voyant ainsi, seul, courbé sur sa vigne,
Vous avez entendu son cordial appel,
Et vous avez compris quelle faveur insigne
C'est de vous dévouer à l'Œuvre de l'Autel.

En l'aidant au travail qui doit sauver le monde,
Lorsque les ouvriers manquent à la moisson,
Vous avez mérité cette amitié féconde
Qui met avec son Cœur vos cœurs à l'unisson.

— Tels jadis au désert les anges le servirent,
Illuminant sa nuit d'ineffables rayons,
Ainsi vous le servez, vous que sa grâce inspire,
Zélatrices de l'Œuvre des vocations.

AU SACRÉ-CŒUR

Sur des socles de marbre, éclairant nos chemins,
Votre statue, ô Cœur sacré, fière, se dresse :
Et sur nos fronts courbés que le grand vent caresse,
En un geste accueillant vous étendez vos mains.

Le jour, au grand soleil, dans la nuit étoilée,
Ici, comme jadis au pays d'Orient,
Vous bénissez la foule, et faites, souriant,
Du Canada français une autre Galilée.

Aujourd'hui comme alors, avec quelle bonté
Vous nous dites : " Venez à moi, je suis la Vie !
" Je rends aux peuples fiers leur liberté ravie,
" En fondant sur l'amour ma sainte royauté.

" Ne cherchez pas ailleurs le triomphe et la joie :
" Seul je puis indiquer les sentiers droits et sûrs ;
" En vérité, je vous le dis, même aux cœurs purs
" Il faut sur terre un guide, et moi je suis la Voie !

" Que ne t'ai-je pas fait, ô chère huma[illegible].
" Toi que mon cœur aima jusques à l'agonie !
" Ma pitié, tu le sais, est sans borne, infinie.
" Crois en moi ! Crois en moi ! Je suis la Vérité ! "

* * *

Oh ! restez avec nous, Seigneur, et parlez-nous encore !
Restez, il se fait tard ! Que votre douce voix,
Aimée et mieux comprise aujourd'hui qu'autrefois,
Éveille en notre nuit une clarté d'aurore.

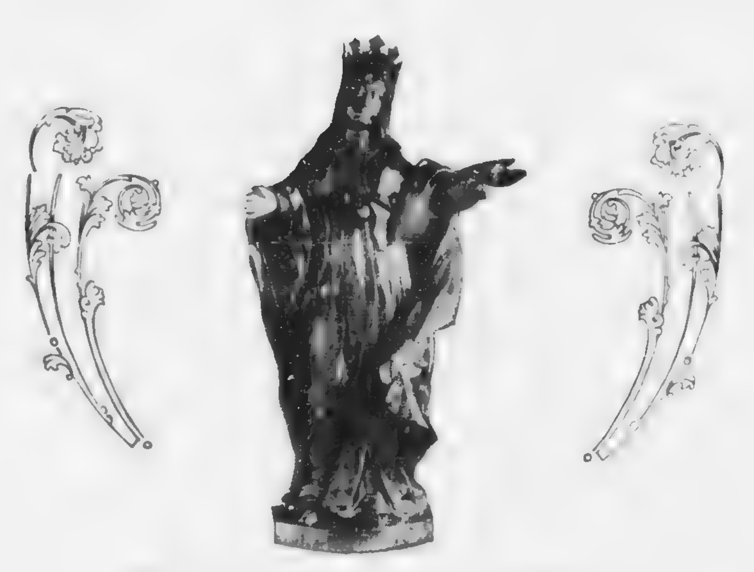
La terre est dans l'angoisse, et le ciel irrité
Ne l'[illegible] plus que de lueurs sanglantes !
Voyez, les nations se heurtent chancelantes
Dans l'ombre qui leur cache, ô Dieu, votre beauté !

Ayez pitié ! Si l'homme, à cette heure, s'effraie
De la moisson cueillie en ces noirs lendemains,
C'est qu'au froment semé par vous, à pleines mains,
Votre ennemi, Seigneur, avait mêlé l'ivraie...

Ah ! ne permettez pas, malgré l'affreuse nuit
Qui l'empêche de voir et le but et la route,
Qu'il s'enfonce plus loin dans les affres du doute,
Et que le grain semé reste à jamais sans fruit !

Immobile, du haut de ces trônes de pierre
Elevés par nos soins à l'ombre des clochers,
Que votre Sacré-Cœur, oubliant nos péchés,
Nous donne le pardon promis à la prière !

Contrits et repentants, nous sommes à genoux,
Nous, tout désespérés quand la tempête gronde,
Et nous vous proclamons l'unique Roi du monde
Qui dit en vérité : " La paix soit avec vous ! "



STATUE DE LA STE VIERGE
Chapelle da la Congrégation du Séminaire de Québec

LE 150e ANNIVERSAIRE DE LA CONGRÉGATION DU SÉMINAIRE DE QUÉBEC

LES ABSENTS

...Et je n'étais pas là, lorsque vous appeliez
Vos enfants près de vous, Mère, pour votre fête ! ..
Aussi, pourquoi, pourquoi cette affreuse tempête
Rugissait-elle, hier, lorsque vous m'appeliez !

Ici, dans la montagne où le grand vent fait rage,
J'avais bien entendu votre si tendre appel,
Mais comment écouter ce murmure du ciel,
Lorsque dans la montagne ainsi le vent fait rage !

* * *

Des confrères nombreux venus de toutes parts,
Joyeux, s'étaient rendus en la vieille chapelle,
Devant la niche d'or où vous étiez si belle...
Venus pour vous prier, nombreux, de toutes parts.

Et prêtres et laïcs, dans le vieux Séminaire,
Rajeunis en leur cœur et jusque dans leur voix,
S'étaient retrouvés là, les enfants d'autrefois,
Dans les murs vénérés de leur vieux Séminaire.

O Mère, ils y venaient comme dans leur maison,
Puisqu'en ce jour béni vous en étiez l'hôtesse,
Et les cœurs retrouvaient leur ancienne allégresse
A revivre un instant dans la vieille maison.

Ils venaient, fatigués des luttes de la vie,
Découragés peut-être et ployant sous le faix,
Au foyer maternel goûter un peu de paix,
Pour reprendre, plus forts, les luttes de la vie.

Moi, pendant qu'à genoux vos chers congréganistes,
O Mère, vous chantaient l'*Ave Maris Stella*,
Ici je l'ai chanté comme on le chantait là,
Uni de cœur avec vos chers congréganistes !

Mes yeux comme leurs yeux se sont mouillés de pleurs,
Au souvenir touchant de vos bontés, Marie,
Et loin de la chapelle accueillante et fleurie,
Mes yeux comme leurs yeux se sont mouillés de pleurs

13 décembre 1917.

SACERDOS ALTER CHRISTUS.

VINGT-CINQUIÈME ANNIVERSAIRE

Pour mieux me rappeler ce grand jour, ô Seigneur,
Dont vingt-cinq fois — déjà ! — revint l'anniversaire,
J'ai vidé mon esprit des pensers de la terre,
Et refermé sur moi la porte de mon cœur . . .

Silence bienfaisant ! Minute de ferveur
Où, le front incliné sur votre Cœur de Père,
J'évoque, un peu tremblant, et revis, solitaire,
L'heure qui me fit prêtre... et, comme Vous, sauveur!

Sauveur ? profond mystère ! Et pourtant, c'est le rôle
Assumé par ceux-là qui portent sur l'épaule,
Autres Christ, à l'autel, l'emblème de la croix;

Qui disent sur le pain la parole puissante,
Et font l'oblation sans cesse renaissante.
Du sang pur de l'Agneau qui s'immole à leur voix !

Le 20 mai, 1919.

INVOCATION DANS LA NUIT

I

C'est le soir. Au zénith quelques rares étoiles
Vacillent sans éclat, timides, dans la nuit.
Et, lentement, comme sur mer cinglent des voiles,
Les nuages, vers l'horizon, glissent sans bruit.

La lune qu'obscurcit l'avalanche des nues,
Argente faiblement leurs mobiles contours,
Caresse un peu les fleurs sur leurs tiges ténues,
Et met sur le gazon de furtifs demi-jours.

La brise souffle à peine. Aux maisons du village
Les feux s'éteignent. Plus un bruit. C'est le repos.
Tout à coup, éveillant l'agreste paysage,
Une voix, dans la nuit, monte, scandant ses mots . .

Tel, bercé dans son nid par la brise mutine,
L'oiseau, tout jeune encor, ne sait que pépier,
Un enfant balbutie, et sa voix argentine
Module *Notre Père* et s'essaie à prier.

II

Pour l'enfant pur votre tendresse est infinie,
Et j'ai pensé que vous aviez voulu, Seigneur,
Fondre en une charmante et sublime harmonie
Le calme de ce soir et la paix de ce cœur

L'enfant adore en vous moins son Dieu qu'un bon Père,
Et sur lui vous veillez ainsi que sur l'oiseau ;
Vous écoutez, clément, sa candide prière,
Et votre doux sourire éclaire son berceau

Comme lui, simplement, je veux aimer et croire.
Et si mon front se ride au souffle âpre du temps,
Conservez à mon cœur, pour chanter votre gloire,
L'amour naïf et pur de ses premiers printemps.

HEURES D'ANGOISSES

LA GUERRE DES NATIONS [1]

[illegible]

Fléau dévastateur, monstrueux ouragan
Qui courbes sans égard tant de fronts arrogants,
        Viens, frappe et purifie, ô guerre !
N'es-tu pas la souffrance et l'expiation,
Cautère que Dieu met au cœur des Nations
        Pour les guérir et les refaire ?

---

(1) Poème écrit en 1914.

Hier vous arrachiez, pour les dominateurs,
Pour les mettre au rebut, tout humides de pleurs,
Leurs vieux drapeaux aux peuples libres :
Vous promeniez le fer implacable, fatal
En Lorraine, à Dublin, de l'Alsace au Natal,
De Varsovie aux bords de l'Elbe !

Malgré les cris d'horreur, et malgré les sanglots,
Vos rapts, légalisés par de honteux complots,
Devenaient vos titres de gloire !
Et, pour jouir sans peur de l'immonde butin,
Vous l'aviez, à La Haye, en vous donnant la main,
Drapé d'une paix illusoire !

Mais quand les orphelins hâves et nus, pleuraient,
Lorsque, loin du pays, les exilés priaient,
Mourants, presque sans espérance,
Dieu qui cueille les pleurs et console les deuils,
Irrité des défis de votre fol orgueil,
Dieu préparait la délivrance !

Non contents, fils ingrats, de braver l'Éternel,
Vous êtes restés sourds aux avis maternels
Donnés par la Vierge de Lourdes
Cette Mère qui prie et ne sait que bénir,
Souffre, hélas ! mais ne peut, aujourd'hui, retenir
La main qui frappe, juste et lourde

Va donc, fléau de Dieu qui prépares la paix
Va, hâte-toi ! la nuit étend son voile épais
Sur la grande âme des patries !
Tel un éclair immense entr'ouvre l'horizon,
Ton glaive peut encore entr'ouvrir la prison
Où meurt la liberté flétrie.

C'est toi qui vas donner, par le fer et le feu,
Au monde des héros, et des martyrs à Dieu,
Guerre qui brises sans détruire !
Toi seule peux forger, dans tes longues horreurs,
Ces hommes vraiment beaux, ces chevaliers sans peur
Que la paix n'a pas su produire.

Triomphants ou vaincus, tu peux compter sur eux,
Dieu juste qui permets ces carnages affreux
Pour leur salut et pour ta gloire :
Courant sur l'ennemi, braves, d'un pas léger,
Ils vont, sans le savoir, vers Toi, le cœur changé,
Même battus, à la victoire !

Le Français ou l'Anglais, le Russe ou l'Allemand,
Tu les accueilles tous, ô Christ, également,
Au pied de ta croix rédemptrice...
Dans l'horrible lueur du sanglant horizon,
Fais-leur voir ta Beauté, montre-leur ce qu'ils sont,
Pour qu'ils adorent ta Justice !

Pour que, plus éclairés et soumis à la Loi,
Ils vivent en s'aimant et n'aient d'espoir qu'en Toi,
Aux heures sombres des défaites,
Pour qu'ils ne tentent plus, connaissant les revers,
De courber sous leur joug, en les chargeant de fers,
Les victimes de leurs conquêtes !

Pour qu'on ne pleure plus sur une Alsace en deuil ;
Qu'on voie enfin sortir, vivante, du cercueil,
La Pologne martyrisée ;
Que la France tombée — ô comme Dieu punit !
De ses rois très chrétiens jusqu'à Viviani,
Se relève immortalisée !

Pour qu'au fond de son ciel, hélas ! presque fermé,
Tu puisses, Dieu clément, de nouveau rallumer
Toutes les étoiles éteintes ;
Et que, dans la clarté de leurs longs rayons d'or,
Reviennent de l'exil, pour la sauver encor,
Ses prêtres et ses vierges saintes !

Que l'Irlande asservie obtienne d'Albion
La liberté de vivre au cœur des nations,
Sans entraves et sans tutelle ;
Et pour que l'Italie — ô fécond repentir !
Remette sa couronne au Pontife martyr,
Et Rome, l'Église immortelle !

LES HOLOCAUSTES

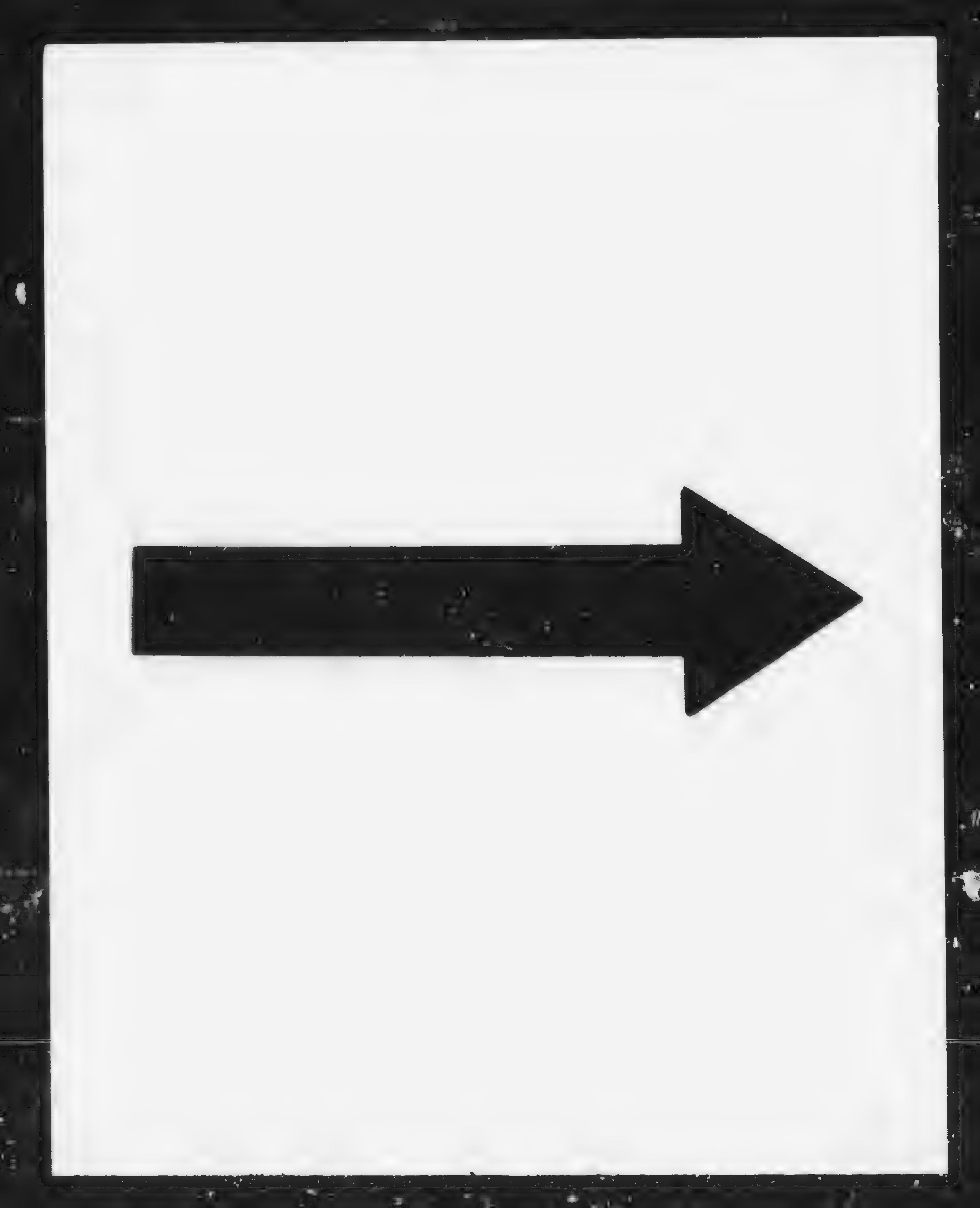
Tunc acceptabis sacrificium justitiae, oblationes, et holocausta.
Ps 50.

I

Montez jusques au ciel, grandes voix des montagnes !
Mêlez votre clameur, ténébreux océans !
Bises d'hiver, soufflez dans les blanches campagnes !
Noyez en pleurs vos rayons d'or, astres géants !

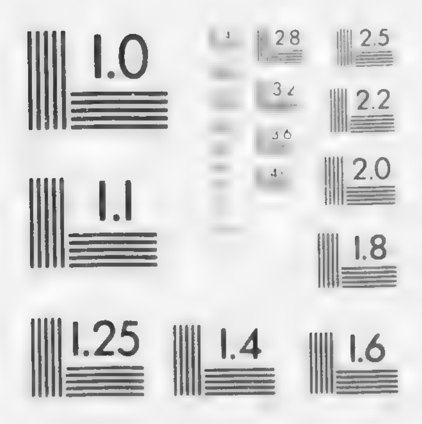
Servantes du Seigneur, créatures fidèles
Qui n'avez pas forfait à votre mission,
Vous qu'un orgueil dément n'a point faites rebelles,
Unissez votre plainte aux larmes de Sion !

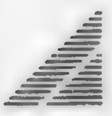
Car les deuils ont suivi les révoltes du monde,
Et la Justice passe où meurt la Charité.
Le linceul est immense et la fosse profonde
Où descend, dans sa nuit, l'aveugle humanité.



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

ANSI and ISO TEST CHART No. 2





APPLIED IMAGE Inc

Pour que ses yeux éteints s'ouvrent à la lumière,
Et qu'en son cœur blasé germent les repentirs,
Il faut que monte à Dieu la féconde prière
Des holocaustes purs et le sang des martyrs.

Sous le fer et le feu qui hurlent en rafales,
Voyez ces jeunes gens, espoir des nations,
Dans les remblais, pieds dans la boue, et front aux balles,
Haletants sous le faix des expiations !

Vaillants réparateurs des torts de la patrie,
Ils sont là, côte à côte, à l'œuvre du salut,
Le prêtre qui pardonne et le guerrier qui prie,
A Dieu comme à César soldant le lourd tribut.

II

Peuples, comme vos rois le Christ a ses mots d'ordre
Les voici : Pénitence, Amour, Humilité !
Et sa justice sainte, implacable au désordre,
Ouvre par la douleur la voie à l'unité

Les luttes contre Dieu toujours furent stériles,
Car Dieu reste le Maître et le Roi de ses dons ;
Et les ingrats qui font ses faveurs inutiles,
N'obtiendront que de Lui la grâce des pardons.

Mais ce qu'il faut, hélas ! pour cela de souffrances !
Liberté redoutable à notre infirmité,
Et complice ici-bas de nos concupiscences,
Que de fers en ton nom porte l'humanité !

III

Terre, tu m'apparais comme un vaste ossuaire
Où gisent, pantelants, les morts et les blessés,
Qui ne trouvent plus même en ton sol convulsé,
Pour lit qu'un trou d'obus, qu'un drapeau pour suaire.

La mitraille homicide, en meurtrissant tes flancs,
T'a rendue inhabile à ton œuvre de mère,
Et la Famine blême a fait avec la Guerre
Un monstrueux hymen sur tes côteaux sanglants

De tes champs dévastés monte la pl[illegible]
Des orphelins sans pain et des guerriers mourants ;
Le sang rougit les prés et gonfle les torrents ;
Partout c'est le désert, et partout la souffrance !

Et toi, mer sans rivage, abîme aux sombres flots,
Dévoile à mes regards tes profondeurs secrètes :
Spectacle affreux ! Parmi l'écume que tu jettes,
Encor du sang, des cris d'horreur, et des sanglots !

" Pitié ! " pleurent les voix, dans leur mouvante tombe ;
" Pitié ! " dit le soldat que transperce le fer ,
Ainsi sont confondus, en l'affreuse hécatombe,
Les appels de la terre et les pleurs de la mer.

" — Pitié, Seigneur, pitié pour nous ! " disent les veuves ;
" Voyez, nous cheminons, sans pain et sans abri,
" Sur les routes d'exil, pleurant le long des fleuves ! "
" — Mon cœur s'émeut ", dit le Seigneur, " à votre cri[illegible].

" En moi vous avez cru, j'entends votre prière ;
" Femmes, consolez-vous, vos époux comme moi,
" Sublimes d'héroïsme, ont gravi leur calvaire,
" Et j'ai récompensé leur vaillance et leur foi."

" — Pitié, Seigneur, pour votre Église décimée ! "
Clame la grande voix du Pontife martyr ;
" — La paix sera rendue à mon Église aimée,
" Et mes divins pardons aux pleurs du repentir ! "

IV

Ainsi le Christ qui veut ces jours de représailles
Où gronde pour le droit l'âpre voix du canon,
Assure à ces martyrs que l'horreur des batailles
Cessera, si demain l'on invoque son Nom.

Peuples, pour ceux qui prient il n'est point de défaite!
Plus que l'impôt du sang, l'holocauste des cœurs
Rendra votre victoire immuable et complète.
Sous ses drapeaux marchez, et vous serez vainqueurs !

L'AGONIE DES CLOCHERS

I

Nouveaux Judas ayant aux lèvres le blasphème,
Les Prussiens ont juré votre perte, ô clochers !
Et poursuivant en vous le Christ sanglant et blême,
Ont clamé derechef : " *Descendat de cruce !* "

A leur œuvre de mort la mitraille docile
Illumine la nuit de sinistres lueurs,
Et l'on peut voir, marqués d'un signe indélébile,
Les fronts déshonorés de ces vils destructeurs

Et vous avez fléchi sous l'averse des balles,
Clochers de France, hier encor majestueux ;
Vos granits ciselés, épars, jonchent les dalles,
Mêlés aux fûts brisés des marbres somptueux !

Jolis clochers d'église aux sveltes colonnades,
Où les oiseaux gentils, vos hôtes, par milliers,
Formaient, artistes-nés d'allègres sérénades,
Le chœur aérien de leurs chants familiers ;

Clochers mélodieux, d'où la brise légère
Allait porter, dans l'ombre ou parmi les rayons,
De la joie ou des deuils discrète messagère,
Jusqu'aux hameaux lointains, l'hymne des carillons ;

Vous qui des panthéons dominiez la coupole,
Tels des phares placés aux confins du ciel bleu ;
Vous de nos purs espoirs le consolant symbole,
Et le lien mystique entre la terre et Dieu ;

Clochers altiers, qui dans l'azur dressiez vos flèches,
Fiers de porter, là-haut, près des astres, la croix,
Nous n'entendrons donc plus, désormais, vos voix fraîches
Claironner dans le ciel pour le Christ et ses droits !

Dans un suprême appel, à cette heure tragique,
Fière de son grand nom, la cloche de Roland,
En sonnant le tocsin pour toute la Belgique,
A tinté votre glas au vieux beffroi de Gand

II

Clochers agonisants, ô vous que l'on mutile,
De l'espérance morte en trop de cœurs pervers,
Étiez-vous devenus un emblême inutile
Sur des autels sans culte et des parvis déserts ?

O purs joyaux, sertis dans la terre de France,
Séculaires témoins d'un passé glorieux,
N'aurez-vous plus, hélas, que l'austère éloquence
Des ruines en deuil qui pleurent sous les cieux ? ..

Après tant de splendeur, quelle immense détresse !
O douleur de vous voir à ce point exécrés,
Qu'on ne respecte en vous ni l'art, ni la richesse,
Ni votre mission, ni vos titres sacrés !

Dieu, jaloux défenseur de vos saints privilèges,
S'est-il vengé sur vous d'hommes astucieux
Apposant à l'autel leurs scellés sacrilèges,
Et levant contre Lui leurs fronts audacieux ?

* * *

Dieu ne veut qu'à regret ces châtiments terribles ;
Mais puisqu'Il a permis aux nouveaux " crocheteurs "
De faire de vos tours et de vos croix des cibles,
Et d'abattre du ciel ces signes rédempteurs ;

Puisqu'enfin nous vivons en ces jours de colère
Où sa justice exige une expiation,
Il vous est glorieux, il nous est salutaire
Que l'on vous ait voués à la destruction.

Vous êtes quelque chose, il semble, de nous-mêmes,
Et de votre agonie, ô clochers, nous souffrons !
Ah ! puissions-nous, après ces heures d'anathèmes,
Pour contempler vos croix dresser encor nos fronts !

Relevez-vous, clochers ! Près du Christ qui demeure,
La France, toujours grande, a ployé les genoux ;
Sur vos débris fumants, repentante, elle pleure :
Pour l'accueillir encor, clochers, relevez-vous !

Relevez-vous, là-bas, dans les champs de carnage :
Où vous êtes tombés l'humanité périt !
Relevez-vous dans la cité, dans le village :
Où vous apparaissez l'espérance sourit !

———

LE BATAILLON CANADIEN-FRANÇAIS

Aux soldats français

I

Puisque la lutte dure, effroyable, infernale,
Puisque c'est " grand pitié " sans victoire finale,
Sans le grand triomphe promis,
L'heure est enfin venue où, pour ta délivrance,
Les Canadiens français, tes fils, ô chère France,
Courent sus à tes ennemis.

Soldats français tombés dans l'immense hécatombe,
Écartez vos linceuls, et, du fond de la tombe,
Regardez bien ce bataillon !
Les reconnaissez-vous ces chevaliers austères ?
Ah ! qu'ils sont grands et beaux, et dignes de leurs pères,
Les fiers héros de Carillon !

Et vous, les survivants, debout, pleins de vaillance,
Sur le sol envahi de votre pauvre France,
Vous qui demain serez vainqueurs,
Espérez ! leur drapeau qu'agite un vent de gloire,
Porte en ses plis soyeux, emblême de victoire,
Les blancs lis et le Sacré-Cœur !

Sous ce drapeau, tout près du vôtre ayant pris place,
Ils brandiront l'épée avec la même audace,
Pour l'honneur et la liberté :
Qu'importe à ces vaillants si la voie est sanglante,
Puisqu'ils sont avec vous, à cette heure troublante,
Le salut de l'humanité !

Cette guerre, pour eux, n'est pas le vil servage
Qui fait le Hun forçat du meurtre et du pillage,
Et parjure aux plus saintes lois ;
De pied ferme et front haut, libres de jougs infâmes,
Ils viennent, comme vous, en libérateurs d'âmes,
En nobles redresseurs de droits.

II

O Canadiens français partez, votre œuvre est belle !
Votre âme aux grands devoirs ne fut jamais rebelle,
Partez, vous reviendrez plus grands !
Et si la mort vous garde en la terre de France,
Vous prendrez, ô martyrs, là-haut, notre défense,
Auprès du Christ " ami des Francs " !

Prêtres qui les suivez jusques au champ de guerre,
Dans la tranchée, ainsi que dans un sanctuaire,
Près des canons dressez l'autel,
Afin que le Seigneur, clément, rende féconde
L'offrande de leur sang, et fasse sur le monde
Descendre encor la paix du ciel !

Au front des Sinaïs où gronde le tonnerre,
Faites monter, nouveaux Moïses, la prière
Qui calme le courroux de Dieu,
Et, confiants, malgré l'angoisse universelle,
Ils braveront, demain, sans que leur pas chancelle,
L'ouragan de fer et de feu.

Aumônier et soldat, partez, l'un près de l'autre,
Pour Dieu toujours, l'un combattant, et l'autre apôtre,
Allez, sans crainte du trépas,
Guerrier au nom du roi qui réclame ton glaive,
Toi, prêtre, au nom du Christ, pour que ta main se lève,
Bénissante, dans les combats !

Les ennemis sont forts, leurs armements terribles ;
Mais le Droit rend toujours, tôt ou tard, invincibles,
Ses moins redoutés défenseurs ;
Combattez hardiment cette horde inhumaine :
Elle s'agite en vain contre ceux que Dieu mène,
Et vous vaincrez ces oppresseurs.

Allez ! le nombre n'y peut rien ni la mitraille !
De ses nombreux soldats armés pour la bataille,
Gédéon ne prit que trois cents
Clovis à Tolbiac, et Constantin à Rome,
Joffre Castelnau, Foch, sur la Marne ou la Somme,
Qui les fit soudain si puissants ?

III

Ainsi nos chers conscrits, pour Dieu, pour la Justice,
Comme eux se sont levés, et sont entrés en lice,
Soldats de France, auprès de vous . . .
Jamais plus fièrement guerriers prirent les armes,
Ni plus loyaux amis, le cœur gai, sans alarmes,
Vous auront dit : Comptez sur nous !

Mais qu'on le sache bien, là-bas, nos buts de guerre
Sont ceux-là que le Pape a formulés naguère :
" Tous les droits de Dieu reconnus,
" Et son culte en honneur dans une Église libre,
" Des bords du Saint-Laurent jusqu'aux rives du Tibre.."
C'est pour cela qu'ils sont venus.

LES MORTS REVIENNENT

I

Après le déicide,— ô vision ! — dans l'ombre,
Le corps du Christ rayonne une étrange clarté,
Et sur le noir chaos où l'humanité sombre,
Passe un souffle d'espoir et d'immortalité.

Pourtant le ciel en deuil tremble au bruit du tonnerre,
Et malgré ce rayon jeté sur ces effrois,
Tel un lourd cauchemar, pèse et s'étend sur terre
Le scandale troublant, immense, de la Croix . .

***

Dans les cœurs déprimés par cette forfaiture,
Qui donc rallumera la flamme du remords !
Miracle ! secouant linceul et pourriture,
La tombe reprend vie et se lèvent les morts !

Le Christ n'est plus ; voilà que la Mort ressuscite,
Et qu'au dur frôlement de ses rigides mains,
A la sainte terreur qu'en l'âme elle suscite,
Se brise la superbe aveugle des humains.

II

Vingt siècles ont porté, depuis, jusqu'au Calvaire,
Le flot renouvelé des générations :
Le Christ n'a pas quitté le gibet salutaire
D'où jaillissent toujours les bienfaisants rayons . .

Le flux et le reflux des passions humaines
Ont angoissé son cœur sans tarir sa bonté,
Et roulé jusqu'à Lui l'âpre vague des haines
Sans déparer son front de sa douce beauté.

Judas revient dans l'ombre et le baise à la joue ;
Satan rôde toujours, et dans l'humanité
Torture encore Job, en couchant dans la boue
La justice sans force et l'amour sans fierté

Sur les peuples déchus son aile noire plane ;
L'impie est en honneur, le juste réprouvé ;
L'Église en larmes souffre, et Lucifer ricane,
Escomptant le grand jour du triomphe rêvé

Mais un éclair, soudain, a déchiré la nue,
Et foudroyé le roc du nouveau Golgotha ;
La Justice outragée est enfin revenue,
Terrible aux conjurés du sinistre attentat !

Comme à la mort du Christ jadis trembla la terre,
Et sous le ciel voilé s'ouvrirent les tombeaux,
Pour venger le Droit mort, lorsque rugit la Guerre,
La Liberté s'éveille au frisson des drapeaux

Et, proscrits glorieux des loges maçonniques,
Fiers de tous leurs mépris, forts de leurs défaveurs,
Auprès d'elle debout, les grands chefs catholiques
Du monde menacé deviennent les sauveurs !

***

Aux appels du clairon, relève-toi, Patrie !
Déchire ton linceul de ta robuste main :
On te croyait défunte, et tu n'es que meurtrie :
Debout ! contre le traître et contre le Germain !

Prêtres bannis, errant sur la terre étrangère,
Moines, religieux, sortez de votre exil !
Le martyre enduré sans plainte et sans colère,
Prépare les héros pour l'heure du péril.

Venez, petites Sœurs ! Vous dont le clair sourire
Fait du grognard un ange et du " Tigre " un agneau.
Quel pouvoir désormais pourrait vous interdire
De prier pour la France en servant son drapeau !

Droits, vertus, libertés, amour de la patrie,
Vous revivez dans tous ces héros méconnus,
Et l'âme populaire, hélas, longtemps aigrie,
Exulte de vous voir, ô chers Morts, revenus !

L'HEURE DE LA PAIX?

I

Sur le feu la bombe chantonne.
Content de son dernier larcin,
Mon chat, les yeux mi-clos, ronronne,
Pelotonné sur un coussin.

Des étincelles, par essaims,
Fusent du poêle qui bourdonne ;
Aux vitres le givre crayonne,
Silencieux, de blancs dessins.

Et seul dans cette paix profonde,
Pendant qu'au dehors le vent gronde,
Je songe — est-ce une fiction ? —

A la paix ignoble et menteuse
Offerte d'une voix mielleuse
Par l'Aigle-Noir aux Nations.

II

Je songe que le canon tonne,
Que, rêvant de nouveau larcins,
Un empereur perfide donne
Des pays à des assassins ;

Que masquant ses lâches desseins,
Pendant qu'au loin le clairon sonne,
Félin, pour la paix, il ronronne,
De l'Amérique au Pont-Euxin ;

Que cette paix serait sa gloire . . .
Or, aux fronts trop étroits, l'Histoire
Refuse ce nimbe de feu.

– A votre gré des peuples meurent,
Sire, mais la paix vient de Dieu,
Et vous n'en fixerez pas l'heure !

Janvier 1917.

———

L'ÉTERNEL CAUCHEMAR

I

Lassé du geste saint que sa main avait fait,
L'auguste prisonnier, Benoît-Quinze, dormait.
Or, jusqu'en son sommeil agité par le rêve,
De sombres visions le poursuivaient sans trêve.

***

La terre retournait à l'informe chaos :
Plus rien qui séparât les nuages des flots.
Épars et confondus, noyés dans les ténèbres,
Les forêts et les monts avaient des airs funèbres.
Les peuples oppresseurs, les peuples spoliés,
Ceux qui forgent des fers et ceux qui sont liés,
Tout sombrait, pêle-mêle, en l'ombre envahissante
Où la bise hurlait, rageuse et menaçante...
Et des monstres hideux, des spectres sans regard,
Surgissaient dans la nuit, et dans le vent hagard
Où des cris se mêlaient aux cliquetis de chaîne.

Cette ombre était la Mort, et ce vent froid la Haine.

Puis, sur l'ordre de chefs à faces de démons,
Des groupes se formaient, denses, au pied des monts ;
Et, parmi les éclairs déchirant les nuages,
Tels des débris, après les horreurs des naufrages,
Parurent des milliers d'hommes, hâves et nus
Épaves de la vie

Aux signaux convenus,
Protégés par la Nuit, et guidés par la Haine,
Ils s'élancèrent tous, effarés, dans la plaine

II

Dans l'immensité noire, à l'horizon lointain,
Un seul astre restait qui ne fût pas éteint,
Et qui, sur une tour gigantesque de pierre,
Tel un phare, en la nuit, épandait sa lumière

Vainement jusqu'alors les vagues, de leur choc,
Et les vents, de leur souffle, avaient heurté ce roc.

Soudain, près de la tour, les ombres débouchèrent,
Et, sur des ordres brefs, farouches, se rangèrent.

Or, chaque groupe avait, pour devise et drapeau
D'étranges mots écrits sur un rouge lambeau :

Aux loques du premier : " Liberté ! Guerre à Rome ! "
Et : " Guerre universelle au nom des Droits de l'homme !"

Un autre groupe vint portant un noir haillon,
Et l'Orgueil commandait cet affreux bataillon.
Surmontés d'un triangle, on voyait apparaître,
Pendant sur ce chiffon, ces mots : " Ni Dieu ni maître !"

Un troisième passa, misérable et souillé .
Il chantait, mais son chant était faux, éraillé,
Et sur son étendard où nul souffle ne vibre,
Immonde, s'éployait la devise : " Amour libre ! "

Tous ces soudards allaient, sans patrie et sans nom,
Le signe de la Bête imprimé sur le front.

Et des peuples nombreux, à leurs voix mensongères,
Suivaient, déshonorés, les fatales bannières .

Or, de leurs rangs pressés l'attaquant tour à tour,
Ces bataillons maudits détruisirent la tour .

. . . .

O prodige ! dans l'ombre, ainsi qu'un météore,
Malgré tous leurs assauts l'astre brillait encore !

Terrible, une clameur monta de toutes parts,
Et tous les assaillants, terrifiés, hagards,
Impuissants à [illegible] leur proie et la victoire,
S'enfuirent en hurlant, épars, dans la nuit noire

Quatre cent millions d'hommes avaient crié
" A Rome ! Dieu le veut ! " .
En sursaut réveillé
Le Pape se dressant : "Où suis-je ? Qui m'appelle ?"

III

Père, c'est nous, les fils de l'Église immortelle,
Qui nous sommes levés, angoissés, dans la nuit,
Où, pour nous diriger sur cette mer rebelle,
Votre lumière seule, indéfectible, luit !

Voyez, sous le ciel noir où la tempête gronde,
Menaçantes, grouiller les Révolutions,
Se dresser l'Hérésie, et le Veau-d'Or immonde
Adultérer le vieil honneur des nations !

Nous avons vu tomber sous l'âpre vent des haines
Le temporel appui de votre royauté,
Et vos mains faire, en bénissant, un bruit de chaînes,
Vous, le Pontife-roi du Dieu de majesté !

Contre cet attentat, contre ce rapt infâme,
— Que nous n'aurions pas dû, cinquante ans, supporter —
Pour soulager nos fronts et délivrer notre âme,
Nous voulons aujourd'hui, de nouveau, protester

Malheur à qui vous touche ! — Ah ! les peuples, coupables
D'avoir donné l'orgueil pour guide à leur raison,
Quatre ans ont expié, meurtris et pitoyables,
Les uns leur lâcheté, d'autres leur trahison !

Mais Votre Sainteté, paternelle et clémente,
Voit des fils bien-aimés jusqu'en ses oppresseurs,
Et veut, comme le Christ, au sein de la tourmente,
Rendre la paix au monde et l'espérance aux cœurs.

O Père, vous avez la parole éternelle
Qui guide vers l'amour les cœurs désemparés !
Sans vous qui refera l'union fraternelle
Des hommes que la haine, hélas, a séparés ?

Vous êtes dans le ciel l'étoile qui rallie,
Dont Dieu reste l'unique et l'immortel support ;
Votre doctrine a les promesses de la vie,
Et le souffle inspiré, sûr, qui conduit au port.

***

Hélas ! pourquoi vouloir, à l'astre qui rayonne,
Attribuer l'horreur de tous les désarrois,
Traiter en paria, frustrer de sa couronne
L'infaillible Pasteur des peuples et des rois !

Eh quoi ! pour conférer de paix " juste et durable ",
A tous les délégués s'ouvrent tous les palais,
Et l'on trouve prudent, et l'on juge équitable
D'en proscrire d'abord le " Pape de la Paix " ?

Non, cette comédie est vraiment trop cruelle,
Après les jours sanglants que le monde a vécus !
Puisse bientôt luire une aurore nouvelle
Où fraterniseront et vainqueurs et vaincus !

L'éternel cauchemar, sur nos poitrines fières,
Peuples, pour votre honte, a déjà trop pesé :
Remettez vos grands noms sur vos vieilles bannières !
Retrempez dans l'honneur votre glaive brisé !

Rajustez sur vos fronts l'antique diadème
Porté par vous jadis, en vos siècles de foi !
Rayez de vos statuts les pages de blasphême !
Harmonisez vos mœurs à l'éternelle Loi ;

Et, quittant ces erreurs où tout progrès s'enlise,
Pour suivre le chemin qui conduit à la paix,
Vous pourrez être encor les champions de l'Église,
Glorieux de sa gloire, heureux de ses bienfaits !

Alors luira le jour où vous sera rendue,
O Père, la splendeur de votre royauté,
Où revivront, à votre voix mieux entendue,
Restaurés dans le Christ, l'ordre et la liberté !

—

LA PAIX

Justitia, et pax osculatæ sunt.
(*Ps* 84.)

Repue et lasse après l'orgie, enfin, la Guerre
A laissé choir sa coupe encor pleine de sang.
Et la Paix, au baiser de la Justice austère,
Souriante, a tendu son front éblouissant.

Alors s'est dissipé le cauchemar sanglant ;
Et le monde, en ce jet merveilleux de lumière,
A vu debout la France éployant sa bannière,
Et la Croix, derechef triompher du Croissant.

— O Paix qui dans les camps rétablis le silence,
Parfais ton œuvre ! et dans les âmes en démence,
Assujettis la haine et dompte la rancœur,

Pour que s'embrassent, sous le ciel tranquille et rose,
Glorifiés dans une même apothéose,
Le Pape de la Paix et Foch le grand Vainqueur !

CROQUIS

FIN D'HIVER

L'hiver se fait moins rude à travers la campagne,
Et, tout frileux encor de son âpre rigueur,
Les érables épars au flanc de la montagne
Attendent du soleil la sève et la vigueur.

Ce n'est pas le printemps, mais le vent des tempêtes
Aux toits poudrés de gel se montre plus clément,
Et sur les chemins blancs, blancs comme au temps des Fêtes,
Les lisses des traîneaux "coulent" sans crissement.

Le bleuâtre verglas des sapins que la bise
N'a pu découronner de leur panache vert,
Sans se fondre pourtant, plus fréquemment s'irise
Sous un ciel qui n'a plus la pâleur de l'hiver.

Si les nuits sont encor, comme en janvier, frileuses,
Et durcissent le givre aux vitres des maisons,
Le soleil des midis, aux heures radieuses,
Effrite au bord des toits la frange des glaçons.

Malgré le souffle humide et plus doux des tourmentes,
La neige garde encor ses reflets aveuglants,
Mais les couchants tardifs, et les aubes moins lentes
Présagent pour bientôt le réveil du printemps.

Les villageois, déjà, parlent du " temps du sucre "
Où le travail, ardu, mais fait avec gaieté,
Leur change en joyeux jours ces semaines de lucre,
Et les ennuis d'hiver en franche hilarité.

* * *

Les longs jours douloureux que nous vivons sur terre
Ne sont-ils pas ainsi, comme ces jours d'hiver
Qu'un rayon de soleil discrètement éclaire,
Baignés dans la clarté du grand ciel entr'ouvert

Et notre pauvre cœur, jusque dans la souffrance,
N'a-t-il jamais goûté de ce bonheur profond
Que lui garde, toujours allègre, l'espérance,
Ce sourire de Dieu sur son labeur fécond

A LA CABANE A SUCRE

C'est le matin, un matin clair. La neige
S'est affermie et scintille au soleil.
Les invités, groupés, tel un cortège,
Sur la " croûte " s'en vont, gais, en éveil.

Paniers en mains, comme en un pique-nique,
S'en vont à la " cabane ". Au bruit des voix,
L'écho, surpris, nonchalemment réplique,
Et se rendort, paisible, au fond des bois

Rustique et bas, parmi les hauts érables,
Le toit, d'où monte un nuage odorant,
Très accueillant quoique à peine logeable,
Surgit, flanqué de cordes de bois franc

Le " sucrier " Gustin, pipe à la bouche
Vous dit : " Entrez, entrez, vous gênez point !
" Asseyez-vous, et fumez une touche
" Une attisée, et la " tire " est à point."

Et, pendant qu'au dehors tout est silence,
Très doux, au fond des " casseaux " de bouleau,
Vous entendez, goutte à goutte, en cadence,
Le bruit que fait l'eau tombant dans de l'eau

La sève de l'érable, ainsi cueillie,
Coule de l'entaille faite à son flanc,
Et, dans un grand chaudron tantôt bouillie,
Se fera sucre ou sirop succulent.

***

Midi ! l'heure où rissole l'omelette
Sur les charbons de l'âtre retirés,
Où pour potage on mange la " trempette "
De pain noyé dans le " réduit " sucré !

– Soyez prudents ! Ici la gourmandise
En a, hélas, mis plusieurs *a quia*,
Lesquels, devant mainte autre friandise,
Ont dû se contenter de celle-là !

Mais laissons-les à leur cruel martyre !
Après dîner, vive un peu de dessert !
Sur de la neige on apporte la " tire ",
Et dans le même plat chacun se sert

Attention ! De sur la braise ardente
On vient d'ôter l'immense et lourd chaudron
Que, vite ! on met sur la neige fondante :
Le sucre est fait : en mangent qui voudront !

Et c'est le temps de " lécher la palette ",
Et de gruger, tout chaud, le sucre " en grain "

– Pour le retour on chausse la " raquette ",
Et l'on chante : " Vive l'ami Gustin ! "[1]

[1] Cf. *Au Foyer de mon presbytère*, par l'abbé A. Gingras, p. 243

PREMIÈRE PLUIE D'ÉTÉ

—

Ce n'est plus la bruine et pas encor l'orage,
Mais la féconde pluie, en averse, sans fin,
Qui détrempe le sol et verdit le pacage
A peine velouté d'un duvet tendre et fin ;

La pluie à flots, mais douce aux rares fleurs écloses,
Aux précoces muguets, aux lilas entr'ouverts,
Qui baigne les bourgeons et les boutons de roses,
Et met comme des pleurs aux cils des grands pins verts.

Tranquille et pénétrante, elle tombe en silence,
Et dans l'apaisement des bruits et des rayons,
L'herbe grandit, le pré s'émaille, et la semence
Écarte allègrement le linceul des sillons.

Sur " l'aubel " du chemin des flaques d'eau miroitent :
Les ruisselets gonflés précipitent leur cours,
Et, là-bas, dans le champ strié de lignes droites,
Une charrue émerge au milieu des labours.

À l'abri, par un temps pareil, les hommes causent,
Heureux d'avoir quitté leurs agrestes outils,
Et regardent, distraits, pendant qu'ils se reposent,
Gicler la chaude averse aux vitres du fournil.

— Il va " mouiller " ainsi, bien sûr, la grand'journée,
Se disent-ils, voyez, le temps est " entrepris.".
Elle tombe, en effet, régulière, obstinée,
La bonne pluie, intarissable, du ciel gris.

Et le grain sort, touffu, du sol qu'elle harcèle,
Pendant que les grands bœufs, libres dans le gazon,
Vont secouant leurs dos velus où l'eau ruisselle,
Et que les laboureurs fument à la maison.

Le 2 juin, 1917.

ON "BANDE" LES ROUES

—

Avant que de subir la souillure des boues,
Dans la forge bruyante où luit un feu d'enfer,
Elles ont attendu, depuis des jours, les roues,
Pêle-mêle en un coin, leur " bandage " de fer.

Le forgeron, bras nus, guette l'heure propice ;
Il faut laisser tomber le plus fort du soleil.
Tout est " paré " : le bois d'épinette en éclisses,
Les masses, les leviers, l'auge, tout l'appareil.

Quatre heures. En courant, les enfants du village,
Au sortir de l'école, avec leur sac au dos,
S'attroupent à la forge, et c'est un gai tapage
De rires frais scandés au bruit sourd des marteaux.

Déjà le feu pétille aux écorces gommeuses.
Les " bandages " d'acier, l'un sur l'autre posés,
Coupent de reflets bleus les flammèches fumeuses,
Puis, au brasier ardent, prennent des tons rosés.

" — Ôtez-vous, les enfants ! " clame de sa voix rude
Le forgeron, colosse au visage replet,
" Toi, Léon, prends la masse, et sois prêt ! " L'attitu
Des deux hommes commande un silence complet.

C'est l'heure du " bandage ". Une roue est couchée
Sur un plan où s'encastre, en un trou, le moyeu.
La figure en sueurs et de charbon tachée,
Rapide, l'ouvrier tire un cercle du feu,

D'un geste vif et sûr, le place sur la jante,
Le glisse un peu, l'ajuste, ou brusquement le tord,
Puis le fixe d'un coup de sa masse pesante,
Et, tandis qu'il est chaud, l'enfonce jusqu'au bord.

Vite ! car le bois grille au contact du fer rouge !
Pan! Pan! font les marteaux à grands coups redoublés...
Vite ! dans l'eau ! Les rais craquent, puis rien ne bouge :
La roue est déjà prête au dur transport des blés.

PAYSAGE NOCTURNE

Minuit vient de sonner. Tout dort. L'ombre enveloppe
En son voile confus les maisons et les prés . .
Plus de rires bruyants sous l'auvent de l'échoppe ;
Seul le ruisseau bruit dans les aulnes pourprés.

Dans la forge où, de grand matin, le feu rougeoie,
Tenailles, lourds marteaux, pinces gisent épars ;
L'âtre noir, sans chaleur, semble un foyer sans joie,
Et les limes ont tu leurs grincements criards.

La ferme, tout à l'heure active et bourdonnante,
Sommeille. Au râtelier ronflent les ardennais.
Herses et tombereaux sont, depuis la " brunante,"
Remisés sous le porche où pendent les harnais.

Déliés de leur joug, les bœufs, dans l'herbe grasse,
Repus et ruminant encor, se sont couchés :
Plus loin, des agneaux blancs, groupés, paupière lasse,
Dans un repli du sol sont à demi cachés.

Sinueuse et grisâtre, au pied de la montagne,
La route même où rien ne bouge, est au repos :
Sa tâche, chaque soir, finit, à la campagne,
A cette heure paisible où dorment les troupeaux.

Mais le jour lui fut dur : voyez, le long des haies
Où les bœufs ont tiré les chariots pesants,
Ces ornières, ces trous, béants comme des plaies
Qu'oublieront de panser les rudes paysans !

Sur l'épaisse forêt que l'ombre à mes yeux cache,
Plane un morne silence, et mon oreille, en vain,
Voudrait ouïr encor le han sec de la hache
Qu'un bras solide enfonce au tronc vibrant du pin.

Ainsi que le chemin, la forêt se repose,
Jusqu'à l'aube nouvelle où le travail reprend :
Et les souples rameaux que la bruine arrose,
Épandent dans l'air frais leur parfum odorant...

Dans les aulnes, discret, toute clameur éteinte,
Le ruisseau chante encor... Puis, dans la nuit, soudain,
Un roulement très doux s'élève : c'est la plainte
Du froment que meurtrit la meule du moulin.

Juin 1917.

MON VIEUX QUÉBEC

L'éclairage électrique ensoleillant la ville,
Et les grands magasins ornementés d'arec,
Le lourd tramway bruyant, l'alerte automobile,
Tout cela me gâchait, hélas, mon vieux Québec !

Et j'ai fui, l'autre jour, les squares fashionables,
Heureux de m'égarer, pensif, aux vieux endroits,
Sur les vieux quais, en des fouillis inextricables
D'ancres, de fer rouillé, de choses d'autrefois

Et j'ai rencontré là, calmes, fumant leur pipe,
Quelques marins hâlés, rêvant, silencieux
— De ceux connus jadis ils ont gardé le type
Même visage, et même rêve dans les yeux

Plus de sifflets d'alarme, et plus de bruits d'hélice,
Mais le mol glissement des "sleighs" et des "berlots,"
Le pas vif des piétons vêtus d'ample pelisse,
Le heurt mat des patins, le chant clair des grelots . . .

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

Et, là-haut, sur le [illegible]
Dominant la [illegible]
[illegible]ples d'albâtre [illegible]
[illegible]

Et la "Porte [illegible]
Les "petit[illegible]
Et la [illegible]
[illegible]

Puis, blafards dans la nuit, les rares réverbères
Éclairant avec peine autour d'eux le trottoir . .
—Comme l'on trouvait beaux, alors, les clairs lunaires,
En ces temps où le soir . . . savait rester le soir !

Où l'homme n'était pas l'esclave des machines,
Où, le jour suffisant au labeur quotidien,
L'on n'avait pas songé, par des règles mesquines,
A l'allonger d'une heure au vieux méridien !

Alors, après six jours de travail par semaine,
On priait le septième . . . et l'on se reposait :
Et pour mieux conjurer les fléaux, l'Hygiène
Ne fermait pas l'église où Dieu convertissait . .

De tous ces souvenirs, l'âme pleine et charmée,
Quittant la ville neuve à l'air pédant et sec,
Je regagnai mon gîte, où, la porte fermée,
J'ai refait mon voyage au cœur du vieux Québec.

FIN DE VACANCES

Aux écoliers

I

Le soleil moins ardent précipite sa course,
Et laisse sur le jour plus d'emprise à la nuit :
Le vent mêle sa plainte au rire de la source,
Et bientôt la saison des ciels clairs aura fui.

L'herbe fanée au bord des routes poussiéreuses,
Ne se relève plus aux baisers des rayons,
Et dans les soirs fraîchis par les brises frileuses,
Perce le cri strident, et triste, des grillons.

Avec les derniers airs que le zéphyr chantonne,
Et qui viennent mourir, dolents, à notre seuil,
Il passe dans l'été comme un souffle d'automne,
Et sur les cœurs transis la tristesse d'un deuil

II

C'est l'heure des départs [illegible] adieu, beaux lacs et grève !
    Et du wagon, où vous êtes [illegible] écoliers,
Rapides, et [illegible] le train comme en un rêve,
Dévallent sous vos yeux [illegible]

Et dans la ronde folle et fuyante des choses,
L'image se refait de [illegible]
Du vieux jardin [illegible] de [illegible]
Et des prés et des bois [illegible]

Vous re[illegible]
Des jours [illegible]
Quand [illegible]
File dans [illegible]

JOURS D'AUTOMNE

Après les [illegible] d'été, les jours d'automne.
Ils sont [illegible] et ciels gris .
Ainsi que les [illegible],
Et les bois [illegible] prés fleuris.

L'été c'est [illegible] Nature
Folâtre d[illegible] couleurs ,
Mais [illegible] parure,
Avec quel[illegible] pleurs !

Pour dernier [illegible]
Elle en [illegible]
Et, bonne [illegible]
[illegible]

Dès l'aurore elle tisse, après la nuit brumeuse,
Les gouttes de rosée en dentelle d'argent,
Et fait des fleurs de givre une gaze soyeuse
Qu'elle drape aux larmiers et sur l'herbe des champs.

Malgré le soleil pâle et la bise trop dure,
Artiste, elle décore, en un secret labeur,
D'agathe et de rubis la mourante verdure,
Et lui garde, jalouse, un reste de splendeur.

Ses jours sont brefs, ses soirs ont la mélancolie
Des exils prolongés et des rêves éteints,
Mais sa tristesse douce et sa beauté pâlie,
Ont conservé l'attrait des radieux matins.

Voilà pourquoi, lorsque la bise monotone
Embrume la campagne et fait le ciel plus gris,
Comme les jours d'été j'aime les jours d'automne,
Et les bois mordorés comme les prés fleuris.

VARIA

L'HÉRITAGE DES PREUX

I

Après l'âpre début de ta grande épopée,
Lorsque Roland, trahi, sans espoir, sans épée,
Au col de Roncevaux,
Eut défié la mort jusqu'à l'heure suprême,
Tu naquis de ce geste, et ton premier poème
Sortit de son tombeau.

Lors, la Gaule héroïque, en sa longue souffrance,
T'avait créée, ô Langue, et ton berceau, la France,
Était digne de toi.
Le chœur des troubadours fut ta chevalerie,
Claironnant du castel jusqu'à la métairie,
Pour leur " dame " et le roi

Eux grandis par ton verbe, et toi par leur génie,
Vous avez été l'ame allègre et rajeunie
De ces âges lointains.
Voix du grand peuple issu des Gaules primitives,
Tu partageas, dès lors, en ta beauté naïve,
Ses glorieux destins.

D'autres vinrent depuis, prosateurs et poètes,
Penseurs profonds ayant le regard des prophètes,
Orateurs inspirés,
Qui, tels des joailliers taillant des améthystes,
Ont encor ciselé, laborieux artistes,
L'or de tes mots sacrés.

Et dans ces purs joyaux, noble parler de France,
Ces hommes de génie, en merveilleuses stances,
Ont serti leurs pensers.
Ouvriers de ta gloire, ayant peiné pour elle,
Ils en ont conservé l'auréole immortelle
Sur leurs grands fronts lassés

Pour exalter son Nom, ô Langue vénérée,
Dieu te voulait ainsi, tout bellement parée
De grâce et de splendeur,
Lui qui, des héros francs inspirant la vaillance,
Fit par eux dans le monde, à l'honneur de la France,
Ses " gestes " rédempteurs.

II

Aux grandes missions désormais façonnée,
Apôtre de l'Église et de sa " Fille aînée,"
Franchis les océans !
Ici, fier de servir à la fois ces deux reines,
Vivra, parlant ton verbe en ces plages lointaines,
Un peuple de géants.

Instruits par tes hérauts, les païens d'Amérique
Ont connu Jésus-Christ, et chanté leur cantique
Au grand Dieu des chrétiens ;
Et des foyers surgis dans ces vastes espaces,
Fuse le gai babil, français et plein de grâces,
Des enfants canadiens

Devant la croix plantée en cette noble terre,
C'est en français qu'ont murmuré le " Notre Père "
Nos martyrs triomphants ;
Que nos dévots aïeux, imitant leur exemple,
Dans leurs champs ont prié comme on prie en un temple,
Et béni leurs enfants.

S'il t'a fallu, parfois, aux grands jours de bataille,
Clamer, forte et terrible, au cœur de la mitraille,
Pour l'honneur du drapeau,
Près des héros tombés, mourants, pour la patrie,
Tu sus te faire douce, et ta voix attendrie
Pleura sur leur tombeau.

Même pour rallier ceux que la crainte oppresse,
Tes mots les plus vibrants éclatent sans rudesse,
Dans l'horreur des combats ;
Aux lèvres de tes preux tu sais toujours sourire
Et pour toi le clairon a des accents de lyre
Jusque dans le trépas !

III

A ta gloire, il manquait, ô Langue respectée,
Tel un rayon, l'honneur d'être persécutée :
Or Dieu te l'accorda :
Et, jalouses de toi, l'égoïste Allemagne
Te proscrit en Alsace, et la Grande-Bretagne
T'ignore au Canada.

Mais, empruntant soudain ton langage sévère,
Jusque devant l'autel tes enfants se levèrent
Pour défendre tes droits.
Face à l'orgueil saxon, à l'astuce allemande,
Dame de ces vaillants, tu sortis, fière et grande,
De ces nouveaux tournois

Plus attirante encor ta beauté se révèle,
Lorsque, malgré tes deuils, tu sais remplir, fidèle,
Tes hautes missions :
Devant tes ennemis, bienveillante, sans crainte,
Pour la France et le Christ, poursuis ta tâche sainte
Parmi les nations !

Dans les conflits sanglants, dans la nuit des délires
Qui font trembler la terre et crouler les empires,
Projette tes clartés :
Interprète des rois, ô langue universelle,
Calme et limpide, va d'un peuple à l'autre, et scelle
La paix de leurs traités.

A Québec comme à Reims, au cœur de ma patrie,
A Domrémy, à Lourde, aux lèvres de Marie,
Tu fis l'œuvre de Dieu :
Des plaines de l'Europe aux bords du Nouveau-Monde,
Reste sa messagère admirable et féconde,
Langue de nos aïeux !

HYMNE AU VENT RUSTIQUE

—

I

J'aime ton souffle allègre, ô vent de mon village,
Qui rafales aux toits des rustiques maisons ;
J'aime ta voix qui rit, l'été, dans le feuillage,
Ou, dans les arbres nus, pleure, aux mornes saisons.

Est-il au villageois plus douces griseries
Que t'entendre chanter dans les souples rameaux
Des pins ou de l'érable, au cœur des " sucreries ",
Ou dans l'écorce blanche et lisse des bouleaux ?

Merveilleux ouvrier d'éclosions nouvelles,
Qui hâtes le réveil de nos tardifs printemps,
J'aime à te voir porter, agile, sur tes ailes,
Pour les jeter au sol, les germes fécondants.

Oh ! t'écouter, le soir, bruire dans la plaine,
Parmi les foins soyeux et les trèfles d'odeur!
Oh ! sentir ta caresse humide et toute pleine
Du parfum des lilas et des pommiers en fleurs!

Oh ! t'entendre bercer, gaîment, en larges ondes,
La mer des épis mûrs, l'automne, dans les champs,
Lorsque les grands blés d'or, trop lourds aux tiges blondes,
S'empourprent aux rayons des beaux soleils couchants !

II

Je t'aime, ô messager qui, dans la " poudrerie ",
Portes aux seuils lointains l'appel des carillons,
Muant ton souffle rude en douce sonnerie,
Pour la blanche " Minuit " et les gais réveillons !

Ta voix semble aux petits suave et débonnaire,
O vent qui joues, folâtre, en leurs cheveux bouclés,
Et mêles gentiment ton rire à leur voix claire,
Sur les chemins neigeux ou les ruisseaux gelés !

Bon ami qui te plais, en soufflant sur la neige,
A l'amasser pour eux en fantastiques " bancs ",
Fidèle, tout l'hiver, à ce très dur manège
Qui donne tant de joie aux chers petits enfants !

— Et vraiment, que seraient, pour ces petits, les "Fêtes":
Le Jour de l'An, les Rois, et la Noël, sans toi ;
Sans le magique attrait des rageuses tempêtes
Que soulève en janvier l'aquilon dur et froid ?

III

Mais tu fais frissonner les vieux et les aïeules,
L'automne, quand les bois sont tachetés de roux ;
Ta plainte met le trouble en ces âmes très seules
De bons vieillards courbés sur leur bâton de houx.

Ils en meurent, parfois... Alors, à la campagne,
Quand les voisins, la nuit, par le chemin glacé,
Vont veiller le défunt, ta voix les accompagne,
Triste comme un soupir de l'ami trépassé.

Tu glisses en sifflant, par la porte mal close,
Dans la chambre où l'on pleure et prie à haute voix,
Et, sans souci du mort, qui, mains jointes, repose,
Tu troubles l'oraison de ces bons villageois

Éternel vagabond, en ta course légère,
Sous le ciel sans nuage ou dans le noir brouillard,
Tu vas du chêne altier à la rose éphémère,
Et de l'enfant rieur à l'austère vieillard

Tu vas ! rien ne t'arrête en l'humaine vallée
Où tu chantes parfois... hélas ! où plus souvent,
Ta voix comme la nôtre éclate, désolée,
Sur les tombeaux creusés dans le sable mouvant !

— Et jusque-là je t'aime, ô vent de mon village,
Plein de rire en été, triste aux mornes saisons,
Dont l'incessant babil anime le feuillage,
Et qui siffles, rustique, aux toits de nos maisons.

AVEUGLE

Prière

Près de ma mère aveugle, anéanti, je pleure
Oh ! la douleur de voir ses pauvres yeux éteints
Me chercher dans leur nuit ! Oh ! guider à toute heure
Cette main indécise et ces pas incertains !

Voir ces livres pieux qu'elle aimait tant à lire,
Poussiéreux, et fermés peut-être pour toujours ;
Dans tous ces mille riens retracer son martyre,
Et ne pouvoir, hélas, l'abréger d'un seul jour !

Et la savoir ainsi, presque sans espérance,
A merci désormais de mon bras protecteur ;
Ouïr sa voix dolente, et pleurer en silence ;
N'avoir pour joie enfin qu'alléger son malheur,

Quelle angoisse pour moi ! pour elle, quelle épreuve !
Mais vous l'avez voulu, mon Dieu, je m'y soumets.
Je prierai pour ma mère, hélas, aveugle et veuve,
Le cœur triste parfois, désespéré, jamais !

Pauvre, j'ai mis en vous, Seigneur, ma confiance :
Je ne vous aurai pas vainement appelé ;
Votre parole, ô Dieu, m'en donne l'assurance :
" Heureux celui qui pleure, il sera consolé ! "

Pitié pour elle ! Oh ! si la Vierge votre mère
Avait, comme la mienne, hélas, perdu les yeux,
Vous eussiez, d'une larme et d'un peu de poussière,
Formé pour la guérir un baume précieux...

Votre divine main sitôt se fut posée,
Caressante, à ce front si tendrement aimé,
Et soudain, tels deux fleurs s'ouvrant à la rosée,
Se fussent dessillés ses deux beaux yeux fermés.

Vous êtes, je le sais, mon Dieu, toujours le même,
Et n'exigez de nous, pécheurs, qu'un peu de foi ;
Clément et paternel, à qui souffre et vous aime,
Vous dites : “ Mon enfant, mets ton espoir en moi ! ”

Pardonnez si je pleure en murmurant : j'espère !
Mais exaucez, Jésus, le cri de ma douleur,
Et du fils qui vous prie et de la pauvre mère
Allégez la souffrance, ô Dieu consolateur !

Dans le nuage d'or que l'encensoir éploie,
Devant l'autel sacré priant comme jadis,
Ah ! permettez, Seigneur, que ma mère revoie,
Pour les baiser encor, les pieds du crucifix !

MEMENTO

Feu Gustave-F. Hamel, C.R.

> *Et moi j'ai les cheveux blancs, et le cœur jeune. Je jouis et je souffre comme mes pareils.—Mais Dieu, dans sa bonté, m'a fait la vie plus belle que je ne la méritais, après tout...*
>
> (Extrait d'une lettre écrite à l'auteur, le 7 juillet, 1916.)

A madame veuve G.-F. Hamel

Descendez, calme et doux, dans l'ombre du tombeau,
Ami que la vie âpre abreuva de tristesse ;
Du linceul que la Mort implacable vous tresse,
L'Espérance sait faire un voile de berceau

Vous êtes ici-bas passé comme en un rêve,
Meurtri par le réel, et vivant d'idéal,
Sans haine et sans mépris, si ce n'est pour le mal,
Aimant tout ce qui chante, ennoblit, et relève.

Ah ! vous avez goûté l'amertume des pleurs,
Vous dont l'âme brûlait de ces ardeurs sublimes
Qui font aspirer l'homme à la hauteur des cimes,
Et lui rendent si lourd le fardeau des douleurs !

Oui, vous avez souffert sur cette terre hostile,
Où rien n'élève, où rien ne dure, où rien n'est sain,
Où le cœur agonise, espérant, mais en vain,
Trouver un peu de joie en ce monde servile

* * *

Mais Dieu qui, sur les monts abrupts et dépouillés,
Fait croître et reverdir les feuilles et les mousses,
Ménage aux cœurs souffrants des affections douces,
Écloses dans la paix qu'il donne à leurs foyers.

Pour qu'ils puissent gravir leur douloureux calvaire,
Où, pour sa gloire et leur bonheur, il les conduit,
Il fait briller près d'eux, tel un phare en leur nuit,
Le regard d'une épouse, ou le cœur d'une mère

Et vous fûtes, madame, à ce viril chrétien,
La lumière sereine et la consolatrice ;
Et contre les douleurs qui tuent ou qui meurtrissent,
Votre amour prévenant fut son plus fort soutien.

Parmi les deuils cruels, les morts irréparables,
Vos cœurs, l'un près de l'autre, après avoir saigné,
En mêlant leur amour, souffrirent résignés,
Et, malgré le tombeau, vivront inséparables.

. . . .

En attendant le jour de l'éternel réveil,
De ceux qui sont restés agréez la prière,
Et près de vos chers morts, dans l'humble cimetière,
Ami, dormez en paix votre dernier sommeil.

"LES MICROBES SONT LÀ !"

I

Les défunts, autrefois, avaient pour leur demeure,
Tout auprès de l'église, une terre où l'on pleure.
Les vivants pour leurs morts y priaient plus souvent
La mère y conduisait alors son jeune enfant,
Et les chrétiens pieux, à l'heure où le jour tombe,
Venaient en soupirant méditer sur la tombe.
Et, parmi les cyprès ombrageant les cercueils,
C'était, chaque dimanche, un rendez-vous des deuils.
Là, près de ses chers morts, recueillie et muette,
La famille, à genoux, se retrouvait complète.
Et de revoir ainsi leurs frères, leurs enfants,
Les morts semblaient heureux... et comme un peu vivants.
Leur solitude s'éclairait de ces lumières,
Et leurs os tressaillaient baignés par leurs prières :
Leur mort n'était donc pas un éternel départ !
Accueillis, visités, ils prenaient large part

A la joie, à la vie, aux fêtes de la terre ;
Ils étaient du village, étant du cimetière ;
S'ils dormaient à l'écart dans l'ombre du tombeau,
Leur tombe était liée au foyer du hameau

Hôtes du mausolée et voisins de l'église,
Ils entendaient vagir l'enfant que l'on baptise ;
Ils étaient les témoins des serments qu'à genoux,
Devant Dieu, pour la vie, échangent les époux ;
Ils voyaient, vers Jésus, tels de blancs groupes d'anges,
Des enfants s'approcher en pieuses phalanges
Les chants graves du chœur, l'orgue, les carillons,
Tout mettait dans leur nuit de consolants rayons.

Et de les sentir près, visibles à toute heure,
Rappelait au devoir, rendait l'âme meilleure ;
Jeunes gens et vieillards y trouvaient leur profit . .

Un jour, on tint conseil ; voici ce que l'on dit :
" Les microbes sont là ! "
Leur mort fut décidée :

La terre des défunts dès lors fut placardée !
On put s'y rendre encor, mais il fallut chercher,
Là-bas, sur le côteau, loin, bien loin du clocher . . .

***

On redoutait, morts enfouis six pieds sous terre,
Vos ossements ? non pas, mais votre voix austère !
Ah ! vos soupirs et vos conseils, ô chers défunts,
Plus que jamais, hélas, paraissent importuns !
Et pour n'en plus entendre, ainsi, l'on vous exile,
Et l'on fixe, là-bas, votre dernier asile !

. . . .

Désolés, sur vos tertres lointains, nous irons,
Comme autrefois, pieusement, courber nos fronts
Et la blancheur des lis semés par des mains pures,
Défendra vos tombeaux de nouvelles injures.
Malgré l'éloignement vous serez près de nous,
Et, fidèles toujours, nous prierons Dieu pour vous.

II

Lorsque pour convertir l'homme qui le délaisse,
Dieu permet que sur lui, lourde, sa main s'abaisse ;

Lorsque sur chaque front comme sur chaque seuil,
La mort, sans se lasser, tend ses voiles de deuil ;
Devant son spectre affreux qui fauche la famille,
Lorsque l'espoir lui-même au fond des cœurs vacille,
Alors, plus éclairés, malades, orphelins,
Se souviennent qu'il faut vers Lui tendre les mains.
Ils savent qu'à l'église accueillante et sereine,
Ils trouveront l'Ami sympathique à leur peine...
" Les microbes sont là ! passez votre chemin ! "
Dit la Science.
Or, son décret est souverain....

Et la maison de Dieu, pendant l'épidémie,
A clos sa porte sainte et tu sa voix amie :
Plus d'oraisons, plus de tentures, plus de glas !
On impose silence aux plaintes du trépas,
Et les morts, sans cortège, et presque sans prière,
Hâtifs, s'en vont dormir au lointain cimetière
A peine si le prêtre, ému, le cœur navré,
A dit sur chaque tombe un bref *miserere* !

Et dans le deuil profond où Dieu les a plongées
Les veuves sans appui, les mères affligées

En attendant qu'on ait contrôlé (?)le fléau,
N'ont guère que le droit... de compter les tombeaux

. . . .

L'Église, avec le Christ qui pour nous intercède,
Contre l'épidémie a le meilleur remède.
Il est vain de crier : " Les microbes sont là !"
Si le ciel ne réduit ce nouvel Attila...
Au lieu de supprimer, par arrêtés civiques,
Messes, processions et prières publiques,
Ne serait-il pas sage, en ces jours de danger,
D'y recourir plutôt, et de les exiger ?...

Alors resplendirait l'œuvre de l'Hygiène,
Grande dans sa pitié pour la misère humaine.
Son rôle qui consiste, enfin, à conseiller,
A sagement prévoir plutôt qu'à guerroyer,
Ne heurtant pas de front de saintes habitudes
Réfractaires au joug de trop de servitudes,
Serait alors jugé par tous à son vrai prix :
Son œuvre bienvenue, et ses travaux, compris
De ceux qui croyaient bon de les trouver futiles
Opéreraient sans choc les réformes utiles

— La sagesse d'en-haut que le peuple connaît,
Il convient — entre nous — que la Science en ait...
L'Hygiène, partant, lui doit être fidèle ;
Et si j'en ai médit... c'est par amour pour elle...

III

Des universités sont sortis, par essaims,
De doctes diplômés... et de vrais médecins:
Et de leurs dévouements l'Hygiène est heureuse :
Ce sont ces travailleurs vigilants, et qui creusent,
Les ayant prestement étudiés et jugés,
Une dernière fosse aux derniers préjugés :
L'erreur du pain " trop blanc ",[1] des logis misérables,[2]
Des vêtements douillets,[3] et que d'autres semblables !
Ceux qui, tout simplement, au lieu que d'innover,
Disent aux Canadiens : " Sachez donc retrouver
" Le vieux rouet qui chante en filant de la laine,
" Et de bon pain de blé tenir la huche pleine !

---

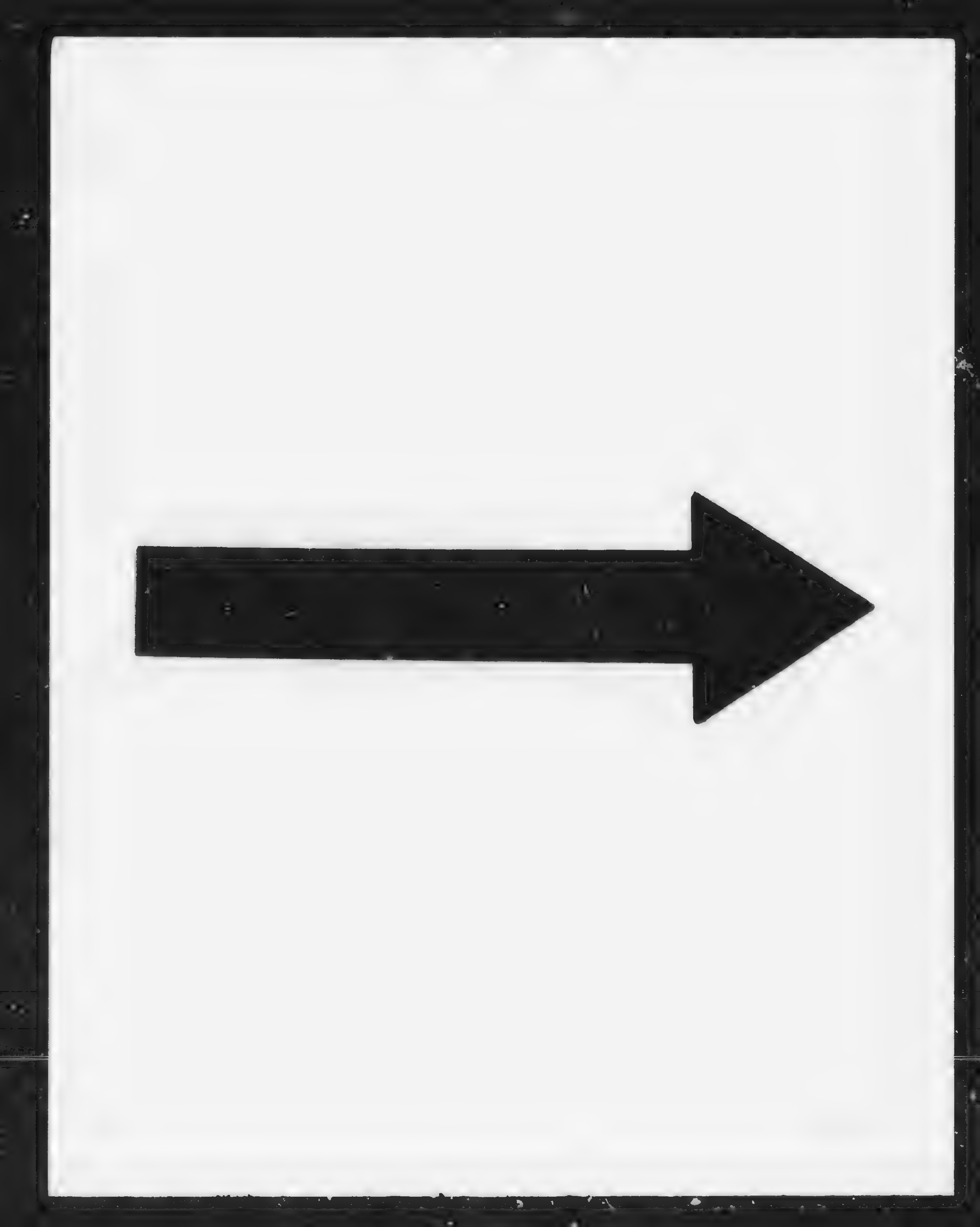
[1] Dr Aurèle Nadeau : *La grande erreur du pain blanc*, 1916, préface du docteur Arthur Rousseau.

[2] Conférences diverses, par le Dr Émile Nadeau.

[3] Mgr S. Kneipp, le " génial curé " de Wœrischoffen, comme l'appelle fort justement le docteur Aurèle Nadeau.

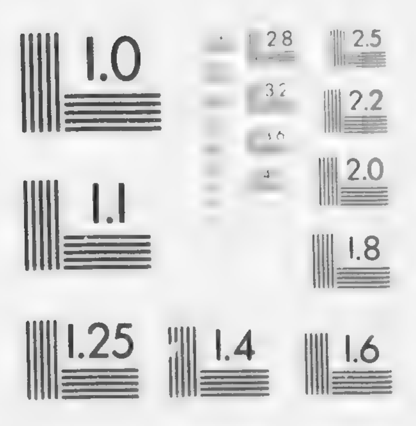
" Quittez, filles des champs, la ville et l'atelier,
" Pour le métier qui dort, poussiéreux, au grenier !
" Les sanatoriums construits dans les montagnes,
" Ne seront pas pour vous, travailleurs des campagnes,
" Qui, dans l'âpre labeur et la frugalité,
" Gardez jusqu'à cent ans la force et la santé ! "

— Or l'entreprise est assez vaste, et l'Hygiène,
Ainsi, fera par vous, messieurs, une œuvre saine,
Et, désormais, le peuple, à vos conseils soumis,
Ne verra plus en vous que de sages amis.



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

ANSI and ISO TEST CHART No. 2





APPLIED IMAGE Inc

TRISTE AVEU

—

LE VIVEUR

Fourbes, intransigeants, rapaces et voleurs,
Trouble-fête haineux, et souples enjoleurs,
Ils sont bien tous pareils, ces grincheux sacerdotes !

LE LIGUEUR

Je ne te dirai pas, mon cher, que tu radotes,
Car, entre nous, voilà crayonné, trait pour trait,
Encor qu'un peu flatté, ton grimaçant portrait . . .
Mais vaut mieux parler bas lorsque l'on se confesse . . .
Et si tu veux parer à cette maladresse,
Justifier ta rage, et garder ton mépris,
Dis-moi ce que le prêtre insolemment t'a pris.
Sois juste : au vol commis mesure tes sévices ;
Sois franc : réponds, qu'a-t-il voulu t'ôter ?

LE VIVEUR

— Mes vices !

UN ACCUSÉ DE RÉCEPTION

A M. l'abbé J.-E. Duchesne,
Dir. de "l'Alma Mater".

J'ai sous les yeux la très flatteuse lettre,
Où, pour l'acquit de je ne sais plus quoi,
Aimablement, vous avez voulu mettre
Quelques francs dus depuis deux ou trois mois

Et, tel jadis le gentil *Oiseau-Mouche*,
Par maints écrits savamment illustré,
L'Alma Mater, un sourire à la bouche,
Les apportait dans son velin lustré.

— Et pour merci, dit-elle, il faut des rimes !
Hélas, que n'ai-je aujourd'hui le loisir
De perpétrer ces adorables crimes,
En me rendant à son cruel désir !

Je chanterais la triste mélopée
Des prés sans fleurs et des bosquets sans nids,
Du gazon mort sur la terre trempée,
Et des bois roux, et des jardins finis :

Je pleurerais avec le ciel morose,
La brise enfuie et les soleils défunts,
Je baiserais la tige où fut la rose,
Les lis flétris, sans grâce et sans parfum ;

J'écouterais le frôlement des feuilles,
Le long des fûts ruisselants et glacés,
Et dans la brume où la terre s'endeuille,
J'évoquerais tous les beaux jours passés

Et mon esprit, emporté par le rêve,
Malgré l'automne où tout pâlit et meurt,
Parmi le gel et le vide des grèves
Verrait encor s'épanouir des fleurs.

. . . .

Mais j'ai déjà, pour rimer cette page,
Sacrifié le devoir au plaisir !
Le crime est fait : en faut-il davantage
Pour me plier à son cruel désir !

Octobre 1917.

LES POÈTES

Après avoir lu la poésie de Henri de Régnier, intitulée: "Le Feu."

Les poètes sont bien à plaindre.
Pour ces rêveurs toujours distraits,
Le réel a si peu d'attraits
Qu'ils en sont vraiment bien à plaindre !

Ils s'en vont, pensifs, inquiets
Du bruissement de la feuille,
Et, contemplant la fleur qu'ils cueillent,
Ils s'en vont pensifs, inquiets

De savoir si la fleur cueillie
Prie ou pleure, chante ou gémit,
Et leur pensée erre parmi
Toutes les fleurs qu'ils ont cueillies.

Les poètes sont obsédés. —
Sous le vieux toit qui se lézarde
Ils entendent des voix criardes,
Les grands poètes obsédés :

Voix grave et pleine de détresse
Des vieilles poutres que la mort
N'a pas, hélas, fait taire encor,
Et qui leur confient leur détresse ;

Voix sinistre du vent rôdeur,
Sans pitié pour les feuilles mortes,
Qui secoue et brise les portes,
Hurlant et sinistre rôdeur.

Dans la nuit pleine de silence,
Pour eux l'ombre est pleine de bruit ;
Le silence même bruit
Dans la nuit pleine de silence !

Les poètes sont des voyants. —
L'ombre leur brosse des images
Qui leur paraissent des visages,
Aux pauvres poètes voyants.

Ils se demandent si les pierres
N'ont pas une âme de douleurs. . .
Et s'en vont répandant des pleurs
Sur les angoisses de ces pierres.

Pour eux le feu de l'âtre clair
N'est pas une banale flamme,
C'est quelqu'un qui vit, c'est une âme,
Et non le feu de l'âtre clair.

Ce tison rouge c'est la bouche
D'un satyre qui chante et rit ;
Ce brasier d'or forme son lit,
Et ce tison rouge sa bouche

Ah ! ce que le feu leur a dit,
Et le vent rageur des tempêtes,
Et la douce brise, aux poètes !
Ah ! ce que le feu leur a dit !

. . . .

Mais parfois ils oublient de vivre,
Ou, ne vivant que pour rêver,
Rêvent jusqu'au point d'en crever,
Ayant trop oublié de vivre. . .

Aux poètes soyez cléments !
S'ils voient toujours, cherchant les causes,
Les épines plus que les roses,
Ils souffrent. . . Soyez-leur cléments !



TABLE DES MATIÈRES

PAGES

Lettre de Son Éminence le card. Bégin . . VII

Dédicace IX

LIMINAIRE

La Plainte des Alexandrins XIII

HEURES MÉDITATIVES

Déchéance et Grandeur 3
Enfant, reste petit ! 9
Noëls lointains 15
Après la Messe de Minuit 19
Les Cendres 21
Les Hosties 25
Aux pieds de Jésus 31
A saint Joseph 33
La Brume 37
Sainte-Anne de Beaupré 41

Le Jardinier 47
Au Sacré-Cœur 51
Les Absents 55
Sacerdos alter Christus. 59
Invocation dans la nuit 61

HEURES D'ANGOISSES

La Guerre des Nations 67
Les Holocaustes 73
L'Agonie des Clochers 79
Le Bataillon Canadien-français 85
Les Morts reviennent 91
L'Heure de la Paix ? 95
L'éternel Cauchemar 99
La Paix 107

CROQUIS

Fin d'hiver 113
A la Cabane à sucre 117
Première pluie d'été 121
On " bande " les roues 123
Paysage nocturne 127
Mon vieux Québec 131
Fin de Vacances 135

Jours d'automne 15

VARIA

L'Héritage des Preux 143
Hymne au Vent rustique 149
Aveugle ! 153
Memento 157
Les Microbes sont là ! 161
Triste aveu 169
Un accusé de réception 171
Les Poètes. 175



Achevé d'imprimer
le seize juin
mil neuf cent dix neuf
par
L'Action Sociale Limitée, Québec